

54

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ



THEATRE

REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ



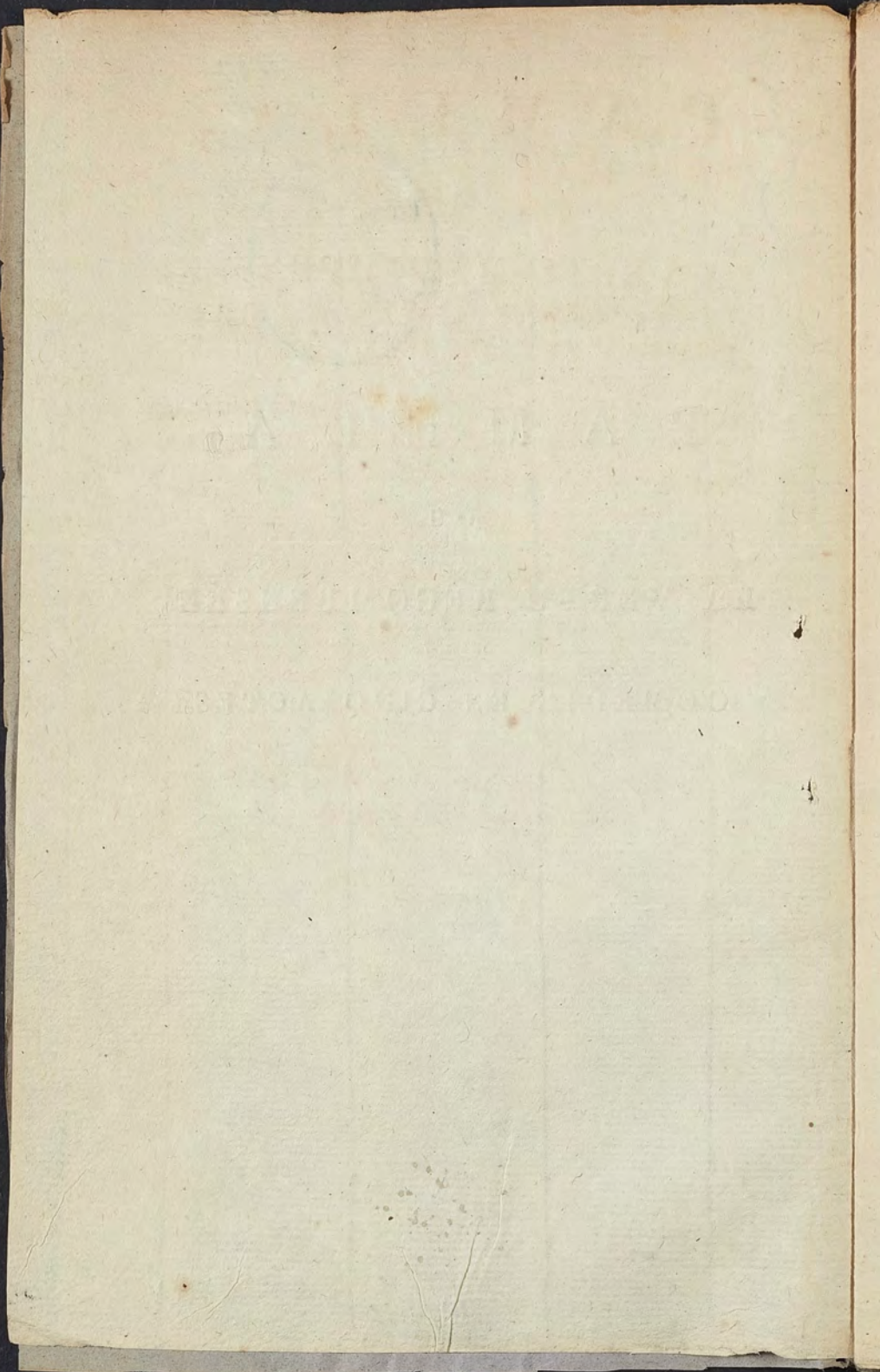


P A M É L A ,

O U

LA VERTU RÉCOMPENSÉE ,

COMEDIE EN CINQ ACTES.



P A M É L A ,
O U
LA VERTU RÉCOMPENSÉE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS ;

REPRÉSENTÉE , pour la première fois, par les Comédiens
Français, le 1^{er} août 1793, an second de la République ;
et remise au théâtre de la rue Feydeau, le 6 thermidor ,
l'an troisième.

Par le citoyen FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Qu'est-ce que la Comédie? C'est l'art d'enseigner la vertu
et les bienséances, en action et en dialogue.

(VOLTAIRE, *Corresp. tome V, lettre 246*).

NOUVELLE ÉDITION.

A P A R I S ,

Chez ANDRÉ, Imprimeur - Libraire, rue de la Harpe ,
N^o. 477.

A N H U I T I È M E .

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Les Citoyens.

Milord BONFIL,	<i>Fleury.</i>
Milady DAURE, sa sœur,	La cit. <i>Mezerai.</i>
Sir ERNOLD, neveu de milord BONFIL,	<i>Dupont.</i>
Milord ARTUR, ami de milord BONFIL,	<i>Saint-Fal.</i>
PAMÉLA, qui a été femme-de-chambre de la feue mère de milord BONFIL,	La cit. <i>Lange.</i>
JOSEPH ANDREUSS, vieux montagnard écossois, père de PAMÉLA,	<i>Molé.</i>
Mad. JEFFRE, gouvernante de l'hôtel,	La cit. <i>Devienne.</i>
M. LONGMAN, intendant de milord BONFIL,	<i>Dazincourt.</i>
ISAC, valet-de-chambre de milord BONFIL,	<i>Dublin.</i>

La scène est à Londres, dans l'hôtel de milord Bonfil, et représente un salon exactement fermé, qui a trois portes; l'une au fond, pour les étrangers; l'autre à droite, pour l'appartement de milord Bonfil; la troisième à gauche, pour celui de Paméla. Il doit y avoir un grand portrait ou un buste, qui représente une femme respectable, la feue mère de milord Bonfil.

P A M É L A ,
O U
LA VERTU RÉCOMPENSÉE,
C O M É D I E.

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

P A M É L A , *assise près d'un métier, et brodant*; Mad.
J E F F R E , *filant de la soie.*

Mad. J E F F R E .

Q U'AVEZ-VOUS , Paméla , pour soupirer sans cesse !

P A M É L A .

N'en ai-je pas sujet ? de ma pauvre maîtresse
Le souvenir m'afflige , hélas !

Mad. J E F F R E .

Je le conçois ;

Elle est morte , pourtant , depuis plus de trois mois .

P A M É L A .

N'importe : à ma douleur le tems ne peut rien faire .

Vous savez qui je suis , et que mon pauvre père

Vit , au fond d'un hameau , du travail de ses bras ;

Ma naissance au bonheur ne me destinait pas .

Sans le cœur généreux de ma chère maîtresse ,

J'aurais de mes parens partagé la détresse ;

De leur misère obscure elle m'a fait passer
 Dans un état auquel je n'eusse osé penser ;
 L'instruction , les soins que procure l'aisance ,
 Ont été prodigués par elle à mon enfance :
 Elle vouloit toujours m'avoir à ses côtés ;
 Que vous dirai-je enfin ? Ses extrêmes bontés ,
 De sa suivante avoient presque fait son amie ;
 Et vous pouvez penser que jamais je l'oublie !
 Vous ne connaissez pas un cœur tel que le mien ;
 Je ne puis être ingrate.

Mad. J E F F R E .

Elle vous aimoit bien.

(*Mad. Jeffre a fini son ouvrage. Elle se lève. Paméla se lève aussi*).

Mais il faut dire aussi que vous semblez formée
 Pour être de chacun également aimée.
 Moi, gouvernante, ici j'ai vu depuis long-tems
 Bien des sujets nouveaux tour-à-tour débutans ;
 Et dans tout ce tems-là, ma chère demoiselle ,
 Nulle autre n'a gagné l'estime universelle
 Dont vous avez d'abord obtenu la faveur ;
 Le son de votre voix pénètre au fond du cœur.
 Il annonce, en effet, la candeur de votre ame.

P A M É L A .

De grace , épargnez-moi. Votre bonté, madame ,
 Daigne sur mes défauts ne point ouvrir les yeux.

Mad. J E F F R E .

Mais vous avez surtout un esprit merveilleux ;
 Votre simplicité naturelle et piquante ,
 Lorsque vous le voulez, devient très-éloquente.
 Vous parlez comme un ange ; et puis, ma Paméla ,
 Votre figure encore ajoutée à tout cela.
 Vous n'avez rien en vous qui ne soit plein de charmes ;
 La critique est forcée à vous rendre les armes.
 On ne peut, sans plaisir, vous entendre et vous voir ,
 Et vous seule avez l'air de ne le pas savoir.

P A M É L A .

Vous me faites rougir.

COMÉDIE.

7

Mad. JEFFRE.

Enfin, vous m'êtes chère

Comme ma fille.

PAMÉLA.

En vous, je crois voir une mère.

Mad. JEFFRE.

Je suis bien aise, au moins, que cet affreux trépas,
De Londres et du logis ne vous éloigne pas;
Vous restez avec nous.

PAMÉLA.

Ma digne protectrice!

Je n'y saurois songer sans que je m'attendrisse,
Avec quelle chaleur, hélas! avant sa mort,
A son cher fils elle a recommandé mon sort!
Dans ces tristes momens, sa voix et ses pensées
Sur mon seul avenir sembloient être fixées:
Je l'occupois encor à ses derniers soupirs.
Comment ne pas pleurer à de tels souvenirs?

Mad. JEFFRE.

Pourquoi vous affliger? Mylord Bonfil lui-même,
Non moins que milady, vous distingue et vous aime;
Il se montre envers vous tout-à-fait généreux.

PAMÉLA.

Pour son bonheur aussi, je forme bien des vœux.

Mad. JEFFRE.

Quand il se mariera, vous aurez chez sa femme
Le rang que vous teniez chez sa mère.

PAMÉLA, *soupirant*.

Ah! madame.

Mad. JEFFRE.

Vous soupirez! Pourquoi?

PAMÉLA.

Que Dieu veuille à jamais,
D'un si bon maître en tout exaucer les souhaits!

Mad. JEFFRE.

Vous en parlez avec une grande tendresse.

PAMÉLA.

D'un homme tel que lui, que mon sort intéresse,

Pourrois-je donc parler et penser autrement?

Mad. J E F F R E.

Quand il vous nomme , lui , c'est ordinairement
Avec un doux sourire.

P A M É L A.

Il est si bon ! si tendre !

Mad. J E F F R E.

Oui. L'on n'a pas souvent le plaisir de l'entendre ;
Comme tous nos Anglais , milord est sérieux.

P A M É L A.

Il parle peu , mais bien.

M. J E F F R E.

L'on ne peut être mieux....

Ma chère Paméla , je reviens tout-à-l'heure.

P A M É L A.

Vous voulez qu'en ce lieu , moi seule je demeure !....

Mad. J E F F R E.

J'ai rempli mon fuseau ; je reviens sur mes pas
Avec une autre tâche.

P A M É L A.

Oh ! je ne voudrois pas

Avec milord , ici , me trouver tête-à-tête.

Mad. J E F F R E.

Pourquoi donc , Paméla ? lui , c'est un homme honnête.

P A M É L A.

C'est un homme.

Mad. J E F F R E.

Bon ! bon ! n'ayez point de souci ,

Je suis à vous.

P A M É L A.

S'il vient , accourez vite ici.

Mad. J E F F R E.

Je n'y manquerai pas.

(*A part en s'en allant*).

Je me trompe peut-être ;

Paméla , selon moi , parle trop de son maître.

J'ai des soupçons ; le tems pourra m'en assurer.

S C E N E I I.

P A M É L A , seule.

Enfin , me voilà seule et libre de pleurer.
Qu'il est doux de pouvoir , quand une ame est blessée ,
Exhaler les soupirs dont elle est oppressée !
Mais ces pleurs , ces soupirs qui soulagent mon cœur ,
Quelle est leur source , hélas ! et d'où vient ma douleur ?
Est-ce un tribut de deuil que j'offre à ta mémoire ,
O ma digne maîtresse ? — Ah ! je voudrois le croire ;
Mais je m'abuse en vain d'un si juste regret :
Mon cœur , mon foible cœur me dément en secret...
Je n'ose dans ce cœur lire qu'avec réserve...

Mais tandis que personne en ces lieux ne m'observe ,
Achevons ce billet , hier soir commencé ,
Et qui par moi doit être à mon père adressé.
Il faut bien qu'il partage avec ma tendre mère
Les consolations de ma douleur amère ;
Qu'il sache que le ciel ne m'abandonne pas ,
Et que de milady le funeste trépas ,
N'a point changé mon sort ; que toute sa tendresse
Semble un legs que son fils à me payer s'empresse ;
Qu'elle revit pour moi dans un maître si cher...
Bon ! c'est là justement que j'en étois hier.
(Elle tire de sa poche un papier plié , et du tiroir de la table
une écritoire. Elle écrit).

A mon père , à présent , rappelons le voyage
Qu'il m'a promis de faire à Londres. Son grand âge
N'y saurait mettre obstacle. On compte d'ici là
Vingt milles seulement.

S C E N E I I I.

Milord BONFIL, PAMELA.

Milord BONFIL, *à part, en arrivant.*

Aimable Pamela! —

Elle écrit.

P A M É L A , *écrivain, sans voir milord.*

Oui, son cœur a daigné le promettre.

B O N F I L.

Paméla!

P A M É L A , *se levant.*

Quoi! milord!

(*Elle fait la révérence*).

B O N F I L.

A qui donc cette lettre?

P A M É L A.

A mon père.

B O N F I L.

Donnez.

P A M É L A.

Oh! je n'en ferai rien.

Je ne sais pas écrire.

B O N F I L.

Oh! vous écrivez bien.

Je le sais.

P A M É L A , *retenant la lettre.*

Permettez....

B O N F I L.

Voyons, je veux la lire.

P A M É L A , *lui donnant la lettre.*

J'obéis à mon maître.

(*Milord Bonfil lit bas. Pamela continue, à part*).

O ciel! que va-t-il dire?

Il va trouver son nom. Je frissonne d'effroi.

(*Milord, en lisant, la regarde et rit*).

Mais en lisant, que vois-je? il rit : est-ce de moi,
Ou de la lettre?

(*Milord la regarde, et sourit de nouveau*).

Encor ! — Je suis pourtant bien sûre
De ne m'être permis que la vérité pure.

B O N F I L, *rendant la lettre.*

Tenez.

P A M É L A.

Excusez-moi.

B O N F I L.

Votre style est très-bon.

P A M É L A.

Je fais ce que je peux. Pardon, milord, pardon.

B O N F I L.

Je suis votre cher maître?

P A M É L A.

Hélas ! faites-moi grace ;

Si j'eus de vous citer la téméraire audace,

Croyez que mon respect...

B O N F I L.

Vous n'avez point de tort ;

Votre cher maître ici vous approuve très-fort.

P A M É L A.

Vous êtes indulgent.

B O N F I L.

Et vous êtes charmante.

Ce que je vois de vous de plus en plus m'enchanté :

Chaque jour vos talens égalent vos attraits.

Vous plaisez d'autant plus, qu'on vous suit de plus près :

On voit qu'un si beau corps loge une ame céleste ;

Vous n'avez qu'un défaut ; vous êtes trop modeste.

P A M É L A, *fait la révérence pour partir.*

Milord, vous permettez...

B O N F I L.

Vous voulez vous sauver ;

P A M É L A ,

P A M É L A .

Madame Jeffre attend : je la vais retrouver.

B O N F I L .

Attendez un moment.

P A M É L A .

J'obéis.

B O N F I L , *lui présente une bague.*

Prenez.

P A M É L A .

Qu'est-ce ?

B O N F I L .

Se peut-il, Paméla, que votre œil méconnoisse
La bague de ma mère ?

P A M É L A .

Oui, je la reconnois.

Que ferai-je, milord, de cette bague ?

B O N F I L .

Eh mais,

Il vous la faut garder.... pour l'amour de ma mère.

P A M É L A .

A mon cœur, sans cela, sa mémoire est bien chère !

B O N F I L .

Elle vous a voulu laisser ce diamant.

P A M É L A .

Mes doigts ne sont pas faits pour un tel ornement.

(Elle prend la bague et la tient à la main.)

L'anneau ne m'ira point.

B O N F I L .

Rendez-le, je vous prie.

P A M É L A , *lui rend la bague.*

Le voilà.

B O N F I L .

Laissez-moi votre main. Je parie

Que la bague...

P A M É L A .

Milord, non....

B O N F I L.

Qui peut l'empêcher.

La main, vous dis-je.

P A M É L A.

O ciel !

B O N F I L.

Craignez de me fâcher.

P A M É L A.

Je suis toute tremblante.

*(Elle regarde de tous côtés ; et lui donne sa main.)*B O N F I L, *lui met la bague au doigt.*

Elle va par merveille.

(Paméla sort, en se couvrant le visage avec son tablier.)

S C E N E I V.

Milord B O N F I L, *seul.*

Comme sa joue a pris une couleur vermeille !

Il est beau de rougir ; mais cela gêne aussi.

(Il crie.)

Madame Jeffre !

S C E N E V.

Milord B O N F I L, Mad. J E F F R E.

Mad. J E F F R E.

Allons.

B O N F I L.

Venez donc !

Mad. J E F F R E.

Me voici.

B O N F I L.

Paméla, que fait-elle ?

P A M É L A ,
 Mad. J E F F R E .
 Elle est fort agitée ;

Elle pleure.

B O N F I L .
 En effet , je l'ai bien maltraitée ;
 Je viens de lui donner un anneau.

Mad. J E F F R E .
 C'est cela.

C'étoit donc de plaisir que pleuroit Paméla !

B O N F I L .
 Des larmes de pudeur ont mouillé son visage.

Mad. J E F F R E .
 Quoi ! pleurer par pudeur ! cela n'est plus d'usage.

B O N F I L .
 Jeffre , pour Paméla , ton maître meurt d'amour.

Mad. J E F F R E .
 Je m'en doutois un peu.

B O N F I L .
 Le sait-elle à son tour ?

Mad. J E F F R E .
 Je n'en ai qu'un soupçon qui peut être infidèle.

B O N F I L .
 Sur mon compte , avec vous , comment s'explique-t-elle ?

Mad. J E F F R E .
 Sur le ton du respect , si tendre , si touchant ,
 Qu'on pourroit y trouver de l'amour.

B O N F I L .
 Chère enfant !

Mad. J E F F R E .
 Je porte en vain sur elle une vue attentive ;
 Je la trouve discrète autant qu'elle est naïve.

B O N F I L .
 Essayez toutefois de lire dans son cœur ,
 Et faites-lui savoir que je veux son bonheur.

Mad. J E F F R E .
 Ainsi donc de milord le bizarre caprice
 Change sa gouvernante en une ambassadrice !
 C'est un fort joli rôle !

BONFIL.

A ne rien déguiser,

J'adore Paméla.

Mad. JEFFRE.

Voulez-vous... l'épouser ?

BONFIL, *après un moment de réflexion.*

Je ferai sa fortune, et je veux qu'elle m'aime
Avec toute l'ardeur que j'éprouve moi-même.

Mad. JEFFRE.

Sa fortune ! et comment ?

BONFIL.

Va trouver Paméla.

Mad. JEFFRE.

Je n'irai pas bien loin : elle doit être là.

BONFIL.

Dis-lui qu'elle est aimée et que je prétends l'être,
Dans une heure, au plus tard, rends réponse à ton maître.

SCENE VI.

MAD. JEFFRE, *seule.*

Dans une heure, au plus tard ! On croiroit que vraiment
Ce dût être, à son gré, l'affaire d'un moment !
Ces gens riches, du pauvre ont bien mauvaise idée.
Croit-il en sa faveur Paméla décidée ?
Loin de nourrir en elle un espoir séducteur,
Contre ses propres vœux je dois armer son cœur. ---
C'est elle.

SCENE VII.

MAD. JEFFRE, PAMÉLA.

PAMÉLA.

Je venois vous consulter, madame.

Mad. JEFFRE.

Je veux moi-même aussi lire au fond de votre ame.

Mais j'ai là-bas un ordre à donner; on m'attend.

Je vais m'en délivrer, et reviens à l'instant.

(Elle entre dans l'appartement de Pamela, et laisse la porte ouverte).

SCÈNE VIII.

P A M É L A , seule.

Chère bague !... à mes yeux que tu serois plus chère ,
Si tu n'étois qu'un don de la plus tendre mère !

Mais peut-être le don perdrait-il de son prix ,

S'il ne me venoit pas de la main de son fils.

Non , ce n'est pas l'éclat , dont le brillant rayonne.

Qui forme sa valeur ; c'est la main qui le donne.

Oh ! si le choix du ciel nous eût placés tous deux ,

Lui dans mon rang obscur , moi dans son rang heureux !

Quelqu'un vient : renfermons cette idée indiscrete.

Ah ! c'est milord lui-même. En quel trouble il me jette !

SCÈNE IX.

P A M É L A , Milord B O N F I L .

B O N F I L , à part.

Je suis d'impatience et d'amour accablé.

(haut à Pamela).

Madame Jeffre, ici, vous a-t-elle parlé ?

P A M É L A .

Elle a passé, milord, et m'a dit de l'attendre.

B O N F I L .

De ma part, cependant, elle a dû vous apprendre

Un secret qui vous touche.

P A M É L A .

Eh ! depuis un moment

J'ai pris congé de vous.

BONFIL.

B O N F I L.

Parlez plus franchement ;

Vous m'avez fui. --- J'avois certaine confiance

A vous faire.

P A M É L A.

Souffrez que j'aïlle en diligence

Chercher madame Jeffre.

B O N F I L.

Il n'en est pas besoin.

P A M É L A.

Je n'oserois , milord , vous parler sans témoin.

Dans le monde , de moi , que voulez-vous qu'on pense ?

B O N F I L.

Eh ! qui se permettroit de vous faire une offense ?

Est-ce qu'avec ses gens un maître de maison

N'a pas droit de causer ?

P A M É L A.

Oui , vous auriez raison

Par-tout ailleurs. Chez vous il n'en est pas de même.

B O N F I L.

Et quelle différence ?

P A M É L A.

Hélas ! elle est extrême ;

Vous n'avez point ici de dame à qui je sois ;

Et de l'honnêteté vous connoissez les lois.

B O N F I L.

Eh bien ! écoute-moi ; ma sœur miladi Daure

A l'air de te chérir autant que je t'honore ;

Je crois qu'à son service elle voudroit t'avoir :

Y consens-tu ?

P A M É L A.

Vous plaire est mon premier devoir ,

Disposez de mon sort.

B O N F I L.

Parle sans te contraindre ;

Je consulte ton goût.

P A M É L A.

J'aurois peut-être à craindre.

B

De satisfaire mal miladi votre sœur.
 Sa mère me traitoit avec tant de douceur !
 Où retrouver jamais, et la même indulgence,
 Et ses soins maternels donnés à mon enfance ?

B O N F I L , *avec joie.*

Bon ! tu n'acceptes pas la proposition ?

P A M É L A , *à part.*

Il faut prendre pourtant ma résolution.

(*haut*).

Pardonnez-moi, milord, c'est une affaire faite ;
 D'aller chez miladi je suis très-satisfaite.

B O N F I L , *changeant de ton.*

Éh quoi, de ma maison vous prétendez partir !
 Mais, moi, je ne veux pas vous en laisser sortir.

P A M É L A .

Quelle en est la raison ?

B O N F I L .

C'est sous ma garde expresse.

Que ma mère, en mourant, a mis votre jeunesse.

P A M É L A .

En me plaçant vous-même auprès de votre sœur,
 Milord, cesserez-vous d'être mon protecteur ?

B O N F I L .

Ma sœur est une folle.

P A M É L A .

Et pourquoi, je vous prie,

Songiez-vous à me mettre en but à sa folie ?

B O N F I L .

Je voulois seulement voir ce que tu dirois.

P A M É L A .

Vous deviez être sûr que j'y consentirois.

B O N F I L .

J'aimois à me flatter d'un espoir tout contraire ;
 J'espérois un refus.

P A M É L A .

Pourquoi ?

B O N F I L .

Tu m'es bien chère,

Paméla ! — Tu le sais ; oui, je t'aime.

PAMÉLA.

Ah ! seigneur,

S'il est ainsi , je dois courir chez votre sœur ;
C'est un motif de plus de m'éloigner.

BONFIL.

Cruelle !

Aurois-tu bien le cœur de me quitter pour elle !
Tu m'abandonnerois ?

PAMÉLA.

Vous m'effrayez , milord.

Votre air et vos discours , et ce nouveau transport ,
M'ont fait soudain rougir et frissonner ensemble.

BONFIL.

Paméla , donnez-moi votre main.

PAMÉLA.

Ah ! je tremble.

Non , vous ne l'aurez pas ; non , milord.

BONFIL.

Vous osez

Me résister , à moi ?

PAMÉLA.

Milord , j'ose , excusez ;

J'ose tout pour l'honneur.

BONFIL.

Suis-je donc votre maître ?

PAMÉLA.

A ces traits , Paméla ne peut le reconnaître.

(*Milord Bonfil va fermer la porte , qui étoit restée ouverte*).

Que faites-vous , milord ? Cette précaution....

BONFIL.

Nous dérobe tous deux à l'indiscrétion.

On pourrait écouter ce que je vais vous dire ,

Et la prudence veut...

PAMÉLA.

Milord , je me retire.

BONFIL , *entre Paméla et la porte.*

Vous croyez m'échapper , mais ne l'espérez pas.

B 2

P A M É L A ,
P A M É L A , *criant.*

Madame Jeffre !

B O N F I L .

Paix.

P A M É L A .

Redoutez mes éclats.

Arrêtez, ou mes cris vont mettre ici l'alarme.

B O N F I L .

(*à part*).

Paméla, doucement ! Quoi ! rien ne la désarme !

(*Haut, et avec un grand air de bonne-foi*).

Les destins ont été trop rigoureux pour vous.

Ma mère m'a prescrit de les rendre plus doux ;

A ses intentions, ici je me conforme. —

Recevez de ma main cet acte, en bonne forme ;

(*Il lui présente un contrat.*)

C'est le don d'une terre, où, de tout accident,

Vous aurez désormais un sort indépendant.

P A M É L A , *repoussant le contrat.*

Je ne puis l'accepter, milord.

B O N F I L .

Il faut me croire.

Je veux votre bonheur.

P A M É L A .

Je préfère ma gloire.

(*Milord insiste, elle refuse*).

Non, Milord, non, jamais.

B O N F I L , *d'un ton de voix altérée.*

Prends garde à tes refus.

P A M É L A , *effrayée.*

Milord !

B O N F I L .

Je n'entends rien : ne me résiste plus.

Prends, te dis-je.

P A M É L A .

A vos lois je suis prêt à me rendre,

Si d'un esprit rassis vous voulez bien m'entendre.

BONFIL.

Oui : parlez.

PAMÉLA.

Pourrez-vous, (c'est ma condition),
M'écouter jusqu'au bout, sans interruption ?

BONFIL.

Je vous écouterai.

PAMÉLA.

Pardon ; je vous conjure
D'engager votre foi.

BONFIL.

Volontiers, je le jure.

PAMÉLA.

Milord, je me confie en ce noble serment ;
Je prends votre acte, et vais vous parler librement.

BONFIL, à part.

Qu'elle dise à présent ce qu'elle voudra dire !
Elle accepte.

PAMÉLA.

Voici ce que l'honneur m'inspire.

Je sais quelle distance entre nous met le sort.
Je suis une servante, — et vous êtes un lord.
Heureux, riche, puissant, c'est votre destinée.
La mienne est d'être pauvre, obscure, infortunée.
Mais, dans mon infortune et mon obscurité,
J'ai pourtant avec vous deux points d'égalité :
La raison et l'honneur. Consultez l'un et l'autre,
Pour régler ma conduite et pour juger la vôtre.
Vous le savez, milord, l'honneur est mon seul bien.
De m'en dédommager auriez-vous le moyen ?
Quel prix m'offririez-vous, si, trahissant ma gloire,
Je pouvois vous céder une indigne victoire ;
Est-il quelque trésor au-dessus de l'honneur,
Et peut-on mettre un prix à la honte ?..... Ah ! Seigneur,
Vous vous reprocheriez de m'avoir avilie.
L'oubli de la pudeur mène à l'ignominie.
L'abandon, les remords, un éternel mépris,
De mon aveuglement seroient le digne prix.

B 3.

Ah ! sauvez-moi l'horreur que cette idée imprime.

(Elle pose le contrat sur la table.)

Reprenez , reprenez le salaire du crime ;
 Ou si vous conservez un espoir odieux ,
 Je saurai m'y soustraire et mourir à vos yeux :
 J'aurois , n'en doutez pas , ce funeste courage.
 Mais vous semblez ému.... Dieu ! quel heureux présage ;
 Ai-je sur votre esprit fait quelque impression ?
 Oui , j'en crois vos regards et cette émotion.
 Vous m'aviez bien promis de m'entendre en silence :
 Je vous livre , milord , à votre conscience.
 Puisse l'honneur sur vous reprendre tous ses droits !
 Il parle à votre cœur , n'étouffez point sa voix.
 Daigne le juste ciel exaucer ma prière !
 J'ose l'en conjurer.... au nom de votre mère.
 Ma pensée est le fruit de ses instructions ;
 Son souvenir encor règle mes actions.
 Chère ombre que j'implore , achève ton ouvrage !
 Je dois à tes leçons mes mœurs et mon courage ;
 Achève , et que ton fils , d'un beau remords vaincu ,
 Loin d'oser la flétrir , respecte la vertu.

(Bonfil tour-à-tour attendri , réveur , et paraissant flotter
 entre sa passion et le repentir.)

Toi qui lis dans mon cœur le trouble qui m'agite ,
 O ciel ! assiste-moi , favorise ma fuite !

(Elle s'élance brusquement vers la porte , qui cède à la
 vivacité de son mouvement , et elle sort.)

S C E N E X.

BONFIL , seul , après quelques instans de silence.

Je la laisse échapper , et je reste interdit !
 Mais qu'avois-je à répondre à ce qu'elle m'a dit !
 Quelle aimable pudeur brilloit sur son visage !
 L'art tenteroit en vain d'emprunter ce langage :
 L'accent de la vertu ne peut être imité.

Quel charme la pudeur ajoute à la beauté ! —
 Faut-il qu'entre elle et moi l'orgueil de ma naissance
 Elève un préjugé dont la raison s'offense ?
 Ah ! si je n'écoutois que les vœux de mon cœur.
 Mais comment accorder l'orgueil et le bonheur ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIERE.

MAD. JEFFRE, Milord BONFIL.

Mad. JEFFRE.

Milord !

BONFIL.

Retirez-vous.

Mad. JEFFRE.

Milord !

BONFIL.

Partez, vous dis-je !

Laissez-moi seul.

Mad. JEFFRE, *à part, en s'en allant.*

Partons, je sais ce qui t'afflige,

Ce qui l'irrite.

BONFIL, *la rappelant.*

Eh ! Jeffre, approche.

Mad. JEFFRE.

Me voilà.

BONFIL.

Où donc est-elle ?

Mad. JEFFRE.

Qui ?

BONFIL.

Paméla.

P A M É L A ,

Mad. J E F F R E .

Paméla !

Je ne sais : vous étiez tout-à-l'heure avec elle.

B O N F I L .

Il est vrai.

Mad. J E F F R E .

Qu'avez-vous à prescrire à mon zèle ?

B O N F I L .

Il faut me la chercher.

Mad. J E F F R E .

J'y vais ; mais dans l'instant ;

Miladi votre sœur est là qui vous attend.

B O N F I L .

Ma sœur , qu'elle s'en aille.

Mad. J E F F R E .

Ainsi , de sa visite

Milord ne veut pas ?

B O N F I L .

Non.

Mad. J E F F R E .

Il faut que je m'acquitte

De ma commission : qu'est-ce qu'on répondra

A votre sœur ?

B O N F I L .

Qu'elle aille où bon lui semblera ,

Et me laisse en repos.

Mad. J E F F R E .

De cette complaisance

Elle n'est pas capable.

B O N F I L .

Ah ! Jeffre , en diligence ,

Trouve ma Paméla.

Mad. J E F F R E .

Pardon , milord : tenez ;

Sur cet enfant , je crois que vous vous méprenez.

Je vous dis qu'elle est sage : elle m'a fait connoître

Qu'elle mourrait plutôt que de cesser de l'être.

BONFIL.

Fais-la venir, te dis-je, ou tremble.

Mad. JEFFRE.

Quelle humeur !

Allez-vous devenir semblable à votre sœur ?

BONFIL.

Qu'elle vienne à l'instant, Jeffre, je t'en conjure.

Mad. JEFFRE.

Vous me faites pitié, milord, je vous assure.

BONFIL.

Oui, c'est le sentiment que je dois inspirer

Dans l'état où je suis.

Mad. JEFFRE.

Mais, pour vous en tirer,

Savez-vous le parti qu'il faut prendre ?

BONFIL.

Ma chère,

Donne-moi tes conseils sur ce que je dois faire.

Mad. JEFFRE.

A servir votre sœur, engagez Paméla.

BONFIL.

Malheureuse ! quels mots as-tu prononcés là ?

Crains mon juste courroux : éloigne-toi.

(Elle se sauve).

SCENE II.

Milord BONFIL, *seul, assis.**Peut-être*

Jeffre raisonne ici beaucoup mieux que son maître.

Le ciel n'a point pour moi destiné tant d'appas.

(Il se relève).

L'épouser ! mon état ne me le permet pas.

Abuser de mes droits !... ah ! mon cœur se soulève.

Que faire donc ? Hélas ! je me perds, plus j'y rêve,

Et de mes sentimens le flux et le reflux

Bouleverse mon cœur qui ne se connoît plus.

(Il s'assied pensif, et s'approche de la table).

S C E N E I I I .

Milady D A U R E , Milord B O N F I L .

Milady D A U R E .

Eh ! pourquoi donc , milord , vous cacher à ma vue ?

B O N F I L .

Pourquoi forcer ma porte ? elle étoit défendue.

Milady D A U R E .

Je croyois qu'une sœur avoit droit de vous voir.

B O N F I L .

Oui ; vous êtes aussi libre de vous asseoir.

Milady D A U R E .

Je viens pour un sujet...

B O N F I L .

Laissez-moi , je vous prie ;

Au lieu de me troubler , nourir ma rêverie.

Milady D A U R E , *à part.*

Mon frère est affecté , je vois trop ce que c'est.

L'amour de Paméla l'énivre tout-à-fait :

Il faut absolument prévenir cet esclandre.

Mais dans un bon moment il convient de le prendre :

(haut).

Je pourrai lui parler à table. --- Adieu , milord.

B O N F I L , *à part.*

Pour l'entendre un instant , faisons-nous un effort.

(haut et se levant).

Vous vouliez me parler !

Milady D A U R E .

Si vous voulez répondre.

Mon neveu , sir Ernold , est de retour à Londres.

B O N F I L .

Ah ! ah ! j'en suis fort aise.

Milady D A U R E .

Il doit venir vous voir.

B O N F I L.

Ma sœur , je tâcherai de le bien recevoir.

Milady D A U R E.

Il vient de parcourir , presque toute l'Europe.

Ah ! comme en voyageant l'homme se développe ?

Mon neveu nous revient brillant , délicieux :

Vous verrez ses progrès.

B O N F I L.

J'en suis très-curieux.

Milady D A U R E , à part.

Mon frère maintenant me paraît plus paisible.

Essayons de toucher sur la corde sensible.

(haut).

Dites-moi , mon cher frère , ai-je lieu d'augurer

Que chez moi Paméla vienne enfin demeurer ?

Milord , le monde cause : une fille à son âge

Ne peut pas décemment tenir votre ménage.

Laissez-moi ce dépôt : quand vous vous marierez ,

Il vous sera remis , si vous le desirez...

Malgré cette fierté qui fait mon caractère ,

J'aime dans Paméla l'ouvrage de ma mère.

Elevée avec moi presque comme une sœur ,

Ainsi qu'en mon logis sa place est dans mon cœur...

Dites , qu'en pensez-vous ? n'est-il pas convenable

Que Paméla me suive ?

B O N F I L.

Oui ; c'est fort raisonnable.

Milady D A U R E.

Je peux donc de ce pas aller , par mes discours ,

Décider Paméla ?

B O N F I L.

Vous le pouvez.

Milady D A U R E , à part , en s'en allant.

J'y cours ,

Avant qu'un repentir n'ait fait changer mon frère.

SCENE IV.

Milord BONFIL, *seul.*

Mon rang veut que je prenne un parti si sévère.

Ah ! je me sens mourir ! ma chère Paméla ,

Je ne te verrai plus ! est-il possible !

(Il pense un moment , puis crie).

Holà !

Isac.

SCENE V.

Milord BONFIL, ISAC.

BONFIL, à Isac , *qui entre et fait la révérence sans parler.*

Mon intendant ?

(Isac sort).

Mon ame est décidée.

Le vrai, le seul moyen d'écarter cette idée,
C'est de partir.

SCENE VI.

Milord BONFIL, LONGMAN.

LONGMAN.

Milord ?

BONFIL.

Monsieur Longman, je vais

Dans mes terres d'Yorck ; faites tous vos apprêts.

LONGMAN.

Oui, milord.

BONFIL.

Avec moi, dans ces courses rustiques ;

Vous viendrez.

LONGMAN.

Ah ! tant mieux ! Combien de domestiques
Milord emmène-t-il !

BONFIL.

Deux , Isac et Piercy. ---

Madame Jeffre peut m'accompagner aussi.

LONGMAN, *s'en allant et revenant.*

Mais dites-moi , milord , Paméla viendra-elle ?

BONFIL.

Non.

LONGMAN.

Eh quoi ! seule ici , la pauvre demoiselle ?
Je la plains.

BONFIL.

Bon vieillard , à ce que j'ai compris ,
Pour cette belle enfant vous avez le cœur pris.

LONGMAN.

Hélas ! si mes cheveux n'étoient blanchis par l'âge...

BONFIL.

Paméla ne sauroit être de ce voyage.

LONGMAN.

Eh ! pourquoi donc , milord ?

BONFIL.

Elle entre chez ma sœur.

LONGMAN.

Ah ! quel malheur pour elle !

BONFIL.

Et d'où vient ce malheur !

LONGMAN.

Chez votre sœur , milord ! Paméla , pauvre fille !
Renvoyez-la plutôt au sein de sa famille.

BONFIL, *à part.*

Qui , moi ? De tant d'attraits je priverois mes yeux !...
(haut à Longman).

Allez , et soyez prêt.

LONGMAN, *avant de partir, en soupirant.*

Ah ! si j'étois moins vieux...

BONFIL.

Allez.

(Longman sort).

SCENE VII.

Milord B O N F I L , *seul.*

Ils l'aiment tous ! et pourquoi m'en défendre ?
 Pourquoi sacrifier un sentiment si tendre ?
 Mais mon état ! qu'importe ? A vivre infortuné
 Un préjugé d'orgueil m'auroit-il condamné ?
 Ces rubans , ces cordons et ces chaînes dorées ,
 Des esclaves de cour ces pompeuses livrées
 Ne sont que des hochets , dont la vaine splendeur
 Déguise le néant d'une fausse grandeur.
 Mon cœur perce à travers cette écorce infidelle :
 Je sens que mon bonheur ne peut dépendre d'elle.
 De ce frivole éclat je saurois me passer ;
 Mais à voir Paméla , ciel ! comment renoncer ?
 De l'univers entier elle obtiendrait l'hommage ;
 Et moi , n'osant braver un tyrannique usage ,
 Maître de m'assurer un destin plein d'attraits ,
 Je pourrois me résoudre à la fuir !... Non , jamais.

SCENE VIII.

Milord B O N F I L , I S A C .

I S A C .

*(à part).**(haut).*

Milord... Qu'il est distrait !... milord Artur demande
Bonfil ne répond pas : Isac continue.

S'il peut entrer ? milord , faudra-t-il qu'il attende ?

B O N F I L , *levé.**(à part).*

C'est mon ami ; qu'il vienne. — Oh ! non ; jamais , jamais.

SCENE I X.

Milord BONFIL, Milord ARTUR.

ARTUR.

Milord....

BONFIL, *levé, lui serrant la main.*
Asséyez-vous.

ARTUR.

Pardon ! cher Bonfil ; mais

Jé crains de vous gêner.

BONFIL.

Non, milord ; au contraire.

ARTUR.

Vous pensiez : je serois fâché de vous distraire.

BONFIL.

Non, mon très-cher ami : dans cette occasion,
J'avois très-grand besoin d'une distraction.

ARTUR.

Oh bien ! vous goûterez ce que je vais vous dire ;
Car votre idée est loin du sujet qui m'attire.

BONFIL.

Vous pourrez, cher Artur, parler en liberté.
Nous prendrons du thé.

ARTUR.

Bon !

BONFIL.

Quelqu'un ?

ISAC.

Milord ?

BONFIL.

Du thé.

ARTUR, *assis l'un et l'autre.*Vos amis les plus vrais veulent qu'on vous marie.
Votre race, milord, est chère à la patrie :
Elle a fourni toujours un honorable pair

Parmi nos députés siégeant à Westminster.
 De ces nobles aïeux vous occupez la place;
 Vous devez la transmettre : écoutez , le tems passe.
 A la jeune beauté dont vous serez l'époux ,
 Quel âge moins brillant , milord , réservez-vous ?
 Hélas ! quiconque attend si tard pour être père ,
 Rarement de ses fils peut suivre la carrière ,
 Et sa tombe est toujours trop près de leur berceau.

B O N F I L.

Long-tems du joug d'hymen j'avois fui le fardeau.

A R T U R.

Il faut en venir là , quelque chose qu'on fasse.

B O N F I L.

J'y songe quelquefois ; mais le choix m'embarrasse...
 Parlez-moi franchement , cher Artur ; croyez-vous
 Que , lorsqu'il s'établit , un homme comme nous ,
 Né noble , soit forcé de choisir une femme
 Qui soit absolument une très-grande dame ?

A R T U R.

C'est la règle.

B O N F I L.

Pour tous ? Quoi ! sans distinction !

A R T U R.

Nulle règle , il est vrai , n'est sans exception.

B O N F I L.

Mais quel cas , selon vous , et quelle circonstance
 Peut faire pardonner une mésalliance ?

A R T U R.

On la tolère assez dans un noble appauvri ;
 Quand la dot de la femme enrichit le mari.

B O N F I L.

Vendre pour de l'argent le nom qui nous honore !
 C'est un trafic honteux.

A R T U R.

On la pardonne encore ;
 Quand un noble , obligé par quelque roturier ,
 Veut bien être son gendre afin de le payer.

B O N F I L.

B O N F I L.

Une femme, à ce titre est une créancière,
Dont le mari doit être à plaindre.

A R T U R.

Il peut se faire

Qu'un gentilhomme obscur, jaloux de parvenir,
Avec quelque ministre aussi cherche à s'unir.
C'est une ambition....

B O N F I L.

Incertaine et servile,

Qui se vend au hasard d'une faveur bien vile !

A R T U R.

Un gentilhomme enfin pourroit être emporté
D'un amour violent pour la rare beauté
De quelque jeune fille honnête et sans reproche.

B O N F I L, *se rapprochant d'Artur.*

Ah ! vous croyez qu'un Lord, là, de la vieille roche,
Pourroit, ne consultant que l'amour et son cœur,
De quelque roturière obtenir son bonheur ?

A R T U R.

Oui, je le crois. Chez nous plus d'un lord philosophe,
Sans nul scrupule, a pris femme de cette étoffe ;
Mais il est imprudent de franchir un tel pas,
Et l'honneur ni les lois ne le conseillent pas.

B O N F I L.

De grace, répondez : par un tel hymenée,
Quelle loi, dites-moi, vous semble profanée ?

A R T U R.

C'est sur quoi l'on pourroit discourir amplement.

B O N F I L.

Parlez : est-ce la loi naturelle ?

A R T U R.

Vraiment

Non, milord ; la nature est la mère commune,
Qui, sans avoir égard aux jeux de la fortune
Aime tous ses enfans avec égalité,
Et songe à leur bonheur, non à leur qualité.

Est-ce la loi des mœurs que cet hymen offense?

A R T U R .

Non ; car la liberté d'une telle alliance

Remplit le premier but de l'état social.

L'amour de deux cœurs purs , en soi , n'est pas un mal.

B O N F I L .

Il viole peut-être une loi positive?

A R T U R .

Non : je ne connois pas de bill qui le proscrive.

B O N F I L .

Pourquoi donc supposer qu'une telle union

Seroit contre les lois?

A R T U R .

C'est que l'opinion

A la souffrir jamais ne pourra condescendre.

B O N F I L .

Par cette opinion , que pouvez-vous entendre?

A R T U R .

La façon de penser des hommes réunis.

B O N F I L .

Eh ! le sont-ils jamais ? n'ont-ils qu'un même avis ?

A R T U R .

Je crois qu'on peut d'autrui braver les vains caprices ;

Mais notre propre honneur veut quelques sacrifices.

B O N F I L .

Notre honneur , dites-vous ! c'est là le dernier point

Où vous vous retranchez. Mais je ne conçois point

Le tort qu'à son honneur un homme de naissance

Peut faire en choisissant , au sein de l'indigence ,

Un objet vertueux , par son cœur préféré :

Quoi ! pour se rendre heureux , est-il déshonoré ?

A R T U R .

Lui-même de son sang altère la noblesse.

B O N F I L .

Arrêtez : croyez-vous que l'hymen qui vous blesse ,

Dans les veines d'un homme aille changer son sang ?

ARTUR.

Je ne dis pas cela. L'homme garde son sang ;
Mais il nuit à ses fils ; d'avance il les diffame ;
Il est leur ennemi.

BONFIL.

Dieu ! vous me percez l'ame.

ARTUR.

Qu'entends-je ? expliquez-vous , ami. Dois-je penser
Que cette question peut vous intéresser ?

BONFIL, à part.

Paméla, chez ma sœur il faut que je t'exile !

ARTUR.

Ouvrez-moi votre cœur ; il paroît peu tranquille.

BONFIL, à part.

Dans mes terres d'Yorck il faudra m'en aller.

ARTUR.

Quelqu'indigne beauté pourroit vous aveugler.
Et peut-être employant l'art de ces créatures ,
Vous rendre le jouet de ses flammes obscures.

BONFIL, avec une nuance de dépit.

Qui , moi ? je n'aime point une indigne beauté.

ARTUR, s'étant levé.

A vous revoir , milord.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ISAAC, qui apporte le
thé et des tasses ; il pose le tout sur la table.

BONFIL.

Il faut prendre le thé.

(Il engage milord Artur à se rasseoir , lui verse du thé , et prend
une tasse pour lui.)

ARTUR.

Avez-vous déjà vu sir Ernold ?

BONFIL.

Non ; je pense

Qu'il viendra ce matin.

A R T U R.

Il arrive de France.

Il voyage déjà depuis cinq ou six ans ,
Et donne un bel exemple à tous nos jeunes gens.

B O N F I L.

Oui , l'on peut se former à l'aide des voyages ;
On compare les mœurs , les hommes , les usages.

A R T U R.

On perd les préjugés dont on est investi ,
Lorsque de son pays on n'est jamais sorti.

B O N F I L.

Quelquefois , en courant , aussi l'on devient pire.
Le monde est un beau livre où peu savent bien lire.

SCENE XI.

LES MÊMES , I S A C.

I S A C , à milord Bonfil

Milord?

B O N F I L

Quoi?

I S A C.

Sir Ernold veut vous saluer.

B O N F I L.

Bon ! (*Isac sort.*)

Nous verrons les progrès qu'aura faits sa raison.

SCENE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS , Sir ERNOLD.

I S A C , lui apporte un siège et sort.

E R N O L D.

Cher Bonfil , cher Artur... je vous retrouve.... ensemble ;
Deux anglais , deux penseurs qu'un même goût rassemble ,

Unis des nœuds constans d'une vieille amitié...

Ah ! c'est très-beau : d'honneur j'en suis édifié.

Mais comprenez-vous bien tout l'excès de ma joie.

Mon bonheur, un instant, veut que je vous revoie.

B O N F I L, *lui faisant signe de s'asseoir.*

Un instant, dites-vous ! nous ne vous gardons pas ?

A R T U R.

Londres !....

E R N O L D.

Trop monotone, a pour moi peu d'appas.

Ciel ! avec quel plaisir un voyageur varie

L'uniforme couleur des tableaux de la vie !

Quand on reste chez soi, l'on se voue à l'ennui.

Londres sera demain ce qu'il est aujourd'hui,

Ce qu'il étoit hier : la belle perspective !

Le monde entier suffit à peine à l'ame active ;

Il me faut chaque jour du neuf, du surprenant ;

Que veut-on que je fasse à Londres maintenant ?

A R T U R.

Vous m'étonnez beaucoup ; j'ai vu, quoi qu'on en dise ;

Bien des gens admirer les bords de la Tamise ;

Et je pensois que Londres, à presque tous les yeux,

Valoit d'autres cités, ou même valoit mieux.

E R N O L D.

Pouvez-vous en parler ! vous n'avez pas vu Vienne,

Et Paris, et Lisbonne, et Rome, et Naples, et Sienne,

Et Milan, et Venise.... Il faudroit avant tout,

Avoir vu par ses yeux, pour se former le goût.

A R T U R.

Mais sur les bords lointains et du Tage et du Tibre,

On est loin de trouver un gouvernement libre.

E R N O L D.

Ma foi, mes chers amis, pour des hommes sensés,

Tous les gouvernemens se ressemblent assez ;

Nous parlons de police, et nous sommes barbares :

Oui, d'antiques abus, des préjugés bizarres,

Des usurpations qu'on appelle des droits,

En abrégé, milord, voilà l'esprit des lois.

Par-tout , des nations la misère est profonde ;
 Les prêtres et les rois se partagent le monde ,
 Ils tiennent le pouvoir , les honneurs et l'argent ;
 Le peuple souffre et rampe , et paie en enrageant.
 A Londres , comme ailleurs , cette peinture est vraie ;

A R T U R .

Voire ton est tranchant , sir Ernold ; il m'effraie.

E R N O L D .

J'ai fait mon tour d'Europe , et je puis en juger ! —
 Mais dans la politique à quoi bon s'engager ?
 Ce sujet n'est pas gai ; changeons-en , je vous prie.

B O N F I L , à sir Ernold.

Sir , voulez-vous du thé.

E R N O L D , assis.

Non , je vous remercie ,

J'ai pris du chocolat. — A Madrid , c'est ainsi
 Qu'on déjeûne toujours ; en Italie , aussi ,
 L'on en prend sans vanille ; et Milan a la gloire
 De faire le meilleur. A Venise , il faut boire
 Du café du Levant , bien vrai , bien préparé ;
 A Naples le sorbet doit être préféré ;
 Il est sain à la neige , et meilleur qu'à la glace ;
 Chaque ville a son genre , et rien ne le remplace.
 A Vienne , en général , on traite avec grandeur ;
 (levé).

Mais Paris.... — Oh ! Paris est bien cher à mon cœur ;
 On ne trouve que là tout à sa fantaisie ,
 Société sans gêne , amour sans jalousie ,
 Galanterie aimable , aisance du bon ton ;
 Point d'airs , point d'étiquette et de prétention ;
 De l'esprit , sans la morgue austère et magistrale
 De cet ennui qu'ailleurs on prend pour la morale.
 C'est là qu'on sait danser , se promener , causer :
 L'art de vivre à Paris est l'art de s'amuser ,
 D'effleurer , d'embellir chaque instant qui s'envole ,
 Et sous cet air léger , insouciant , frivole ,
 L'essor de la raison n'en est que plus hardi.
 On rit de tout , et tout se trouve approfondi.

Là, du beau dans tout genre est la règle accomplie.
 On peut trouver ailleurs une femme jolie,
 L'élégance, à Paris, relève ses appas :
 Hors de Paris, vraiment, le goût n'existe pas.
 Quelle ville ! ah ! milord ! quel charme inexprimable !
 C'est bien, du monde entier, l'endroit le plus aimable.

B O N F I L, *appelant.*

Quelqu'un ?

I S A C.

Milord ?

B O N F I L.

A sir, donnez un verre d'eau.

E R N O L D.

Un verre d'eau ! pourquoi ?

B O N F I L.

C'est qu'un si grand morceau,
 Quand on l'a, comme vous, prononcé d'une haleine,
 Pourroit...

E R N O L D.

Bon, bon, milord, ne-soyez pas en peine,
 J'ai, hors de Londres, appris à parler couramment.

A R T U R.

Apprend-on à se taire aussi facilement ?

E R N O L D, *assis.*

On voit bien que milord qui parle de se taire,
 N'a jamais mis les pieds hors de son Angleterre.

A R T U R.

Mais vous me guéririez de la tentation.

E R N O L D.

Pourquoi ?

A R T U R.

C'est que j'ai peur de la prévention.

E R N O L D.

Le plus grand préjugé, milord, daignez m'en croire,
 C'est l'affectation d'une humeur sombre et noire,
 Qui fait un animal sauvage et sérieux
 De l'homme, né pourtant sociable et joyeux.
 Que vous sert votre spleen, et qu'en voulez-vous faire ?

Vos conversations sont une grande affaire !
 A peine , dans une heure , a-t-on dix mots de vous ;
 Si vous vous promenez , vous courez en vrais fous ,
 Taciturnes et seuls : si votre cœur est tendre ,
 Sans mot dire , à sa belle , il veut se faire entendre.

(*levé*)

Vos hommes , de leurs clubs froidement échauffés ,
 En lisant des journaux , bâillent dans les cafés :
 Vos femmes , cependant de leur côté s'ennuient.
 Votre luxe est maussade , et les graces vous fuient.
 Par vos tristes vapeurs v^{os} goûts sont rembrunis ,
 Vos livres et vos arts portent ce noir vernis.
 Vos yeux cherchant par-tout des aspects funéraires ,
 Jusque dans les jardins veulent des cimetières.
 Au spectacle du chant vous avez la fureur
 D'aimer un opéra lamentable et pleureur.
 L'Anglais dans ses plaisirs est encor hypocondre :
 La comédie , enfin , ne fait pas rire à Londres ;
 Elle joint le colurne avec le brodequin.
 Eh ! vive l'Italie , et sur-tout Arlequin !
 Si vous voyiez ce masque avec sa gaieté folle !
 Bête et spirituel... Ah ! c'est un charmant rôle !
 (*Milord Artur s'étant levé , milord Bonfil se lève aussi*).

A R T U R , se retenant de rire.

(*à Bonfil*).

Pour le coup c'en est trop. --- De vous je prends congé.

(*Il sort , en riant avec dédain*).

SCENE XIII.

Milord BONFIL , sir ERNOLD.

E R N O L D .

Eh ! voilà ce que c'est ! il n'a pas voyagé.
 La surprise est toujours l'effet de l'ignorance.

B O N F I L , à part , en s'en allant.

Mais , de ce jeune fat , admirez l'assurance !

Ah ! c'est à mon amour dérober trop d'instans.

ERNOLD.

Vous êtes bien distrait : ai-je mal pris mon tems.

BONFIL.

Sir Ernold , je vous parle avec cette franchise
Qu'entre nous l'amitié , le sang même autorise.
Vous nous avez quittés trop jeune , j'en suis sûr ;
Et si pour voyager vous eussiez été mûr ,
Vous auriez rapporté , d'une course lointaine ,
Tout autre souvenir que les galas de Vienne ,
Les lazis d'Arlequin au parterre adressés ,
Et les airs de Paris. --- qui ne sont pas sensés.
(*Il sort*).

SCENE XIV.

Sir ERNOLD, *seul*.

Il ne se doute pas de ce qu'il peut apprendre.
N'ayant pas vu le monde , il ne peut me comprendre.
Un voyageur , de rien n'est plus épouvanté :
Mais entrons. Ce matin , milady m'a vanté
Certaine Paméla , qu'il faut que je déterre.
Je dois polir aussi les femmes d'Angleterre ;
Elles en ont besoin ; elles n'ont pas encor
De la coquetterie osé prendre l'essor.
Elles tiennent aux mœurs , à ces vieilles chimères ,
Dont on berçoit l'esprit de nos tristes grand'mères.
Allons , de notre siècle il faut les rapprocher.
Cette gloire , en passant , a de quoi me toucher.
Quand je ne formerois qu'une seule novice ,
Certes , à mon pays , j'aurois rendu service.

FIN DU SECOND ACTE.

 A C T E T R O I S I È M E .

S C E N E P R E M I E R E .

 P A M É L A , *seule.*

Hélas ! chaque moment que je reste en ces lieux ,
 Inexorable honneur , est un crime à tes yeux !
 Puisqu'à sa passion mon maître s'abandonne ,
 Je n'ai plus qu'à le fuir. --- O dieu ! mon cœur s'étonne
 De l'effort qu'aujourd'hui commande mon devoir .
 Quel avenir m'attend , douloureux à prévoir !
 M'arracher d'un logis où j'étois si chérie !
 Vivre loin de mon maître ! Ah ! c'est perdre la vie. —
 Eh quoi ! si jeune encore !... A peine commencé ,
 Le rêve du bonheur est bien vite effacé ?
 Voilà donc où conduit cet éclat qui nous frappe !
 Tout semble me sourire, ô ciel ! et tout m'échappe...

 (*Elle s'assied*).

O triste Paméla ! mon pauvre maître , hélas !

 (*Elle pleure*).

S C E N E I I .

P A M É L A , L O N G M A N .

L O N G M A N .

Vous pleurez !

P A M É L A .

Il est vrai. Je ne m'en cache pas.

 (*Elle se lève*).

LONGMAN.

Paméla, sur mon cœur je sens tomber mes larmes.

PAMÉLA.

Ah ! vous êtes si bon !

LONGMAN.

Vous avez tant de charmes !

PAMÉLA.

Mon cher monsieur Longman, je sors de ce logis.

LONGMAN.

Comment !

PAMÉLA.

Milord me donne à sa sœur.

LONGMAN.

Ah ! tant pis ;

Jamais à son humeur vous ne pourrez vous faire.

PAMÉLA.

J'irai chez mes parens.

LONGMAN.

Travailler à la terre ?

PAMÉLA.

Hélas ! oui.

LONGMAN.

Quel emploi, pour de si belles mains !

PAMÉLA.

Heureux qui n'a jamais connu d'autres destins !

LONGMAN, *à part*.

Elle m'afflige.

PAMÉLA.

Eh quoi ! vous partagez ma peine !

Vos pleurs...

LONGMAN.

Vous toucheriez l'ame la moins humaine.

PAMÉLA.

Ah ! pour tant de bontés le ciel doit vous bénir.

LONGMAN.

Mais, ô dieu ! vous aurez la force de nous fuir !

PAMÉLA.

Il en coûte à mon cœur, plus qu'on ne l'imagine.

P A M É L A ,
L O N G M A N .

Ma chère fille....

P A M É A .

Eh bien !

L O N G M A N .

Oui , vous êtes divine ,

Moi , je suis vieux.

P A M É L A .

J'en ai plus de respect pour vous.

L O N G M A N .

Ma fille , dites-moi , prendrez-vous un époux ?

P A M É L A .

Je n'y dois pas songer.

L O N G M A N .

Pourquoi ?

P A M É L A .

C'est qu'il me semble

Que mon cœur et mon sort s'accordent mal ensemble.

L O N G M A N .

Mais enfin , quel seroit votre choix , à-peu-près ?

P A M É L A .

Quelqu'un vient.

L O N G M A N .

Nous pourrons en reparler après.

P A M É L A .

En aurons-nous le tems ? Je pars ce soir , peut-être.

L O N G M A N .

Ne précipitez rien.

SCENE III.

Milady DAURE , Mad. JEFFRE , PAMÉLA ,
LONGMAN.

P A M É L A .

Mais , qui vois-je paroître ?

Madame Jeffre avec milady.

(Milady Daure et Mad. Jeffre paroissent , et causent
tout bas dans le fond du théâtre).

LONGMAN.

Paméla !

Daignez ne pas partir, sans qu'à ce sujet-là
Nous nous soyons revus.

PAMÉLA.

J'y ferai mon possible.

LONGMAN.

Adieu, ma fille.

PAMÉLA.

Adieu, cœur honnête et sensible !

(à part).

Pauvre vieillard ! Son cœur m'aime sincèrement.

LONGMAN, à part, en s'en allant.

Ah ! si j'avois de moins vingt-cinq ans seulement !

SCÈNE IV.

Milady DAURE, PAMÉLA, Mad. JEFFRE.

Milady DAURE.

Mon frère, Paméla, consent que je t'emmène.

Mon carrosse est là-bas. Me suivras-tu sans peine ?

PAMÉLA.

(à part). (haut).

Hélas ! --- Pour Paméla vous suivre est un bonheur.

Milady DAURE.

Je te chéris aussi.

PAMÉLA.

Vous me faites honneur.

Mad. JEFFRE, pleurant, à part.

La pauvre Paméla !

PAMÉLA, à madame Jeffre.

Qu'avez-vous donc, madame ?

Vous pleurez !

Mad. JEFFRE.

Ce départ m'afflige au fond de l'âme ?

PAMÉLA.

Milady permettra que vous veniez me voir.

P A M É L A ,

Mad. J E F F R E .

Quoi ! ne viendrez-vous plus ici , vous ?

P A M É L A .

Mon devoir

Ne me permettra pas de quitter ma maîtresse.

Milady D A U R E .

Va , sois bien sûre aussi de toute ma tendresse.

Partons.

P A M É L A .

Je n'ai pas eu le tems de m'appréter.

Milady D A U R E .

Jeffre t'enverra tout ; rien ne doit t'arrêter.

P A M É L A .

Rien ne m'arrête.

(à part).

O ciel ! (Elle pleure).

Milady D A U R E .

Qu'est-ce qui t'embarrasse ?

Pourquoi pleurer !

P A M É L A , *embrassant madame Jeffre.*

Madame , adieu . Je vous rends grace

Des soins qu'à Paméla vous donnâtes toujours .

Que le ciel vous les rende et veille sur vos jours !

Si j'ai pu vous causer des peines que j'ignore ,

Daignez m'en accorder le pardon que j'implore .

Continuez , madame , à me vouloir du bien ;

Que votre cœur jamais ne s'éloigne du mien !

Mais ne puis-je à mon maître ?.....

Mad. J E F F R E .

On accourt , c'est lui-même .

P A M É L A .

Ah ! tout mon sang se glace , et mon trouble est extrême .

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; milord BONFIL.

BONFIL, à milady Daure.

Que faites-vous ici ?

Milady DAURE.

J'engage Paméla

A me suivre.

BONFIL.

A vous suivre ! Ô ciel ! comment cela !

Milady DAURE.

Tantôt n'avons-nous pas tout réglé de la sorte ?

BONFIL.

De chez moi , malgré moi , voulez-vous qu'elle sorte ?

Milady DAURE.

Voulez-vous me manquer de parole !

BONFIL.

Une sœur

Ne traite pas un frère avec cette rigueur.

(A Paméla et à madame Jeffre.

Rentrez , je vous l'ordonne.

Mad. JEFFRE.

Obéissons , ma chère ,

Et gardons-nous surtout d'irriter sa colère.

(Elles sortent.)

SCENE VI.

Milord BONFIL, Milady DAURE.

(Bonfil s'approche de la chambre où est entrée Paméla.)

Milady DAURE.

Eh quoi ! vous la suivez !... Pour un penchant si bas ,

Vous pouvez sans rougir !...

(Bonfil marche à grands pas , sans faire attention à ce que dit sa sœur.)

Il ne m'écoute pas. —

Il faut que Paméla quitte cette demeure.

(Elle rêve un moment).

Allons instruire Artur , et qu'il vienne sur l'heure.

SCENE VII.

Milord B O N F I L , seul.

(Il va du côté de la chambre de Paméla , puis il revient).

O ciel ! de Paméla que faire ? Elle a mon cœur ;
 Elle est ma vie. En vain je me suis cru vainqueur ;
 Mais ma sœur m'inquiète. Elle viendra sans cesse
 Attaquer mon penchant , l'accuser de bassesse.
 Son esprit de hauteur voudroit me maîtriser. —
 Et je subis ce joug , au lieu de le briser !
 Quelle est donc cette indigne et lâche dépendance ,
 Cet esclavage affreux , qu'on nomme bienséance !
 O noblesse , ô chimère ! absurde vanité ,
 Qui veut du genre humain , rompre l'égalité !
 De l'oubli de ses droits la nature se venge.
 Je ne le sens que trop à ce combat étrange
 Qu'aujourd'hui dans mon sein se livrent tour-à-tour ,
 Mon rang et ma raison , et surtout mon amour. ---
 Mais c'est , dans Paméla , sa vertu qui m'enflamme.
 Je pourrois me résoudre à la prendre pour femme ;
 Elle en est digne , enfin.

SCENE VIII.

Milord BONFIL, ISAC.

ISAC.

Milord ?

BONFIL.

Que me veut-on ?

ISAC.

Milord Artur.

BONFIL.

Il vient à propos ; sa raison
Peut soutenir la mienne.

SCENE IX.

Milord ARTUR, Milord BONFIL.

ARTUR.

Ah ! que viens-je d'apprendre ?

Je vous plains !

BONFIL.

Blâmez-vous le transport d'un cœur tendre !
Seriez-vous assez dur ?

ARTUR.

Je n'aurais pas pensé

Que ce cœur pût nourrir un transport insensé. —

Paméla me paroît une fille estimable.

Sans la voir de vos yeux, je l'ai trouvée aimable.

Mais...

BONFIL.

Mais ignorez-vous qu'elle unit à-la-fois
Tout ce qui dans le monde ennoblirait mon choix ?
Un esprit qui, peut-être, étonnerait le vôtre ;
La douceur de son sexe, et la raison du nôtre ?

D

C'est l'ame la plus noble et le cœur le plus pur.---
Ah ! qu'elle est au-dessus de son état obscur !

A R T U R.

Ainsi, vous l'épousez !

B O N F I L.

Mon amour s'en irrite :

Mon cœur le veut , sans doute , et le sien le mérite.---
Mais je n'en puis former la résolution.

A R T U R.

Eh ! ne la prenez pas. A votre passion ,
Mitord , un seul instant , sachez fermer l'oreille ,
Pour l'ouvrir à l'ami dont là voix vous conseille.
L'honneur , vous le savez , est au-dessus de tout :
Je pars de ce principe. Ecoutez jusqu'au bout.---
Vous aimez Paméla : par quelle erreur affreuse
Voulez-vous , avec vous , la rendre malheureuse ?
Ce propos vous surprend , mais il n'est point outré.
Votre raison bientôt vous l'aura démontré.---
Le préjugé des rangs , à parler sans scrupule ,
Me semble , comme à vous , injuste et ridicule.
C'est peut-être un fléau de plus dans l'univers ;
Et j'en conviendrois , même en la chambre des pairs ;
Si d'un particulier l'impuissante morale
Suffisoit pour combattre une erreur générale.
Les hommes sont égaux , mon ami , je le crois ;
Je desire qu'un jour ils rentrent dans leurs droits.
Je n'ai point de l'orgueil la triste maladie :
Heureuse à mon avis , la nation hardie
Qui , s'estimant assez pour suivre un plan nouveau ,
Remettrait chaque état et chaque homme au niveau !
Cependant l'Angleterre , en ce point abusée ,
Consacra dans ses lois la maxime opposée.
De la philosophie on vante les progrès ;
Mais , hélas ! qu'ils sont lents ! Combien peu d'esprits vrais
Osent ouvrir les yeux à sa clarté féconde !
La coutume est encor le tyran de ce monde ;
Et le sage , perdu dans le nombre des fous ,
Ne sauroit les heurter , étant seul contre tous.---

C'est là pourtant, c'est là ce que vous voulez faire.
 La noblesse, à vos yeux, peut être une chimère ;
 Mais sur l'opinion ce fantôme établi,
 Quand vous l'aurez bravé, sera-t-il aboli ?
 A vos parens, sur-tout, ferez-vous jamais croire
 Qu'un nœud mal assorti ne flétrit point leur gloire ?
 Londres retentira bientôt de leur affront.
 D'un reproche éternel ils vous assiègeront.
 Dans les tables, les bals, les cercles et les fêtes,
 Vous allez contre vous soulever des tempêtes.---
 Et quand à votre amour immolant l'univers,
 Vous chercheriez la paix dans des lieux plus déserts,
 Vous n'y vivrez pas seul. Songez bien que votre ame
 Ne supportera point qu'on manque à votre femme.
 Sa naissance jamais ne peut se pallier.
 Les femmes de son rang voudront l'humilier.
 Vous rougirez, milord, et de votre beau-père,
 Et de cette famille à vous-même étrangère.
 L'amour, qui vous aveugle, et qui peint tout en beau,
 Quelque tems sur vos yeux laissera son bandeau ;
 A la réflexion bientôt il fera place :
 Vous frémirez alors du sort qui vous menace,
 Et que votre raison peut encor prévenir.
 Ne vous exposez point à ce triste avenir.
 Osez, d'un fol amour, abjurant le délire,
 Préférer le parti que l'honneur vous inspire.

B O N F I L, *se jetant dans ses bras.*
 Artur, mon digne ami !

A R T U R.
 Courage ! allons, milord,
 Faites sur votre cœur un magnanime effort.
 Brisez, brisez vos fers.

B O N F I L.
 Moi ! que je l'abandonne !

A R T U R.
 Votre sœur la demande ; il faut qu'on la lui donne.

B O N F I L.
 Cela n'est pas possible.

P A M É L A ,

A R T U R.

Et pourquoi donc ?

B O N F I L.

Ma sœur.

Me ressemble. Elle a trop de caprice et d'humeur.

Paméla, de ma mère étoit idolâtrée :

Une fois qu'à ma sœur elle sera livrée ,

Elle en mourra.

A R T U R.

Bien loin de la contrarier

Milord , il faut mieux faire ; il faut la marier.

B O N F I L.

Oui, vous avez raison.

A R T U R.

Madame Jeffre est sage ;

Chargez-la de ce soin.

B O N F I L.

Par un bon mariage ,

Je remplirai les soins que ma mère a prescrits.

A R T U R.

Vous la doterez bien.

B O N F I L.

Très-bien.

A R T U R.

A mon avis ,

C'est la conclusion de toute cette affaire.

B O N F I L.

Lorsque je vous entends , la sagesse m'éclaire ,

Cher Artur ; mais sitôt que vous m'avez quitté ,

L'amour parle plus haut dans ce cœur agité.

Ne m'abandonnez pas.

A R T U R.

Je vais à ma campagne ;

Voulez-vous y venir ?

B O N F I L.

Oui, je vous accompagne.

A R T U R.

Nous y serons trois jours.

BONFIL.

Bon !

ARTUR.

Je viens , à l'instant.

(à part , en s'en allant).

Vous prendre. --- Dans le trouble où son cœur est flottant ,
Hélas ! il a besoin que l'on vienne à son aide.

SCENE X.

Milord BONFIL , *seul.*

Il m'a bien indiqué le mal et le remède ,
J'en conviens avec lui ; mais charmé de souffrir ,
Mon cœur craint le remède , et ne veut pas guérir.---
Paméla mariée , à mes maux met un terme.
Point de foiblesse ! Allons , j'ai promis ; tenons ferme.

SCENE XI.

LONGMAN , milord BONFIL.

LONGMAN.

Pour vos terres , milord , partirez-vous bientôt ?

BONFIL.

Non , chez milord Artur je dois aller tantôt.

LONGMAN.

En sortant , miladi m'a chargé de vous dire ,
Qu'il faut que Paméla chez elle se retire.

BONFIL.

Cela ne sera point.

LONGMAN.

Restera-t-elle ici ?

BONFIL.

Je voudrais l'établir.

P A M É L A ,

L O N G M A N .

Milord , s'il est ainsi...

B O N F I L .

Eh bien ! achevez donc.

L O N G M A N .

Pardonnez , je vous prie.

Est-il bien décidé... que milord la marie ?

B O N F I L .

Comment , bien décidé ! parlai-je donc en vain ?

L O N G M A N , à part.

Pour un vieillard , peut-être , elle aura du dédain.

B O N F I L .

Que dites-vous , Longman ? En auriez-vous envie ?

L O N G M A N .

Ce seroit le bonheur du reste de ma vie. ---

Le peu qu'en ce logis dès long-tems j'ai gagné ,

Pour de pauvres parens je l'avois épargné.

Ils sont morts avant moi ; de ce foible héritage ,

A Paméla je puis assurer l'avantage. ---

Eh bien ! de ce projet , milord , que dites-vous ?

B O N F I L .

Que Longman , à son âge , est le doyen des fous ;

Et que sur Paméla s'il ose avoir des vues ,

Je le punirai moi , de les avoir conçues.

*Longman sort sans rien dire , après avoir fait une profonde
révérence à milord Bonfil).*

S C E N E X I I .

Milord B O N F I L , *seul.*

Non , sans mourir d'horreur , non , je ne pourrai pas

Voir Paméla jamais passer en d'autres bras. ---

Mais la parole , ô ciel ! dont l'amitié me lie ,

La foi que j'ai donnée... à l'instant je l'oublie !

Suis-je foible à ce point ? Allons... suivons l'honneur...

A l'orgueil de mon rang sacrifions mon cœur...

Jeffre l'établira pendant ce court voyage...
 Je ne reparoîtrai qu'après son mariage...
 Pourrai-je vivre alors !... J'en mourrai... c'en est fait.
 Affreux respect humain, tu seras satisfait !...
 Pour la dernière fois je veux voir la cruelle. ---
 Madame Jeffre !

SCENE XIII.

Milord BONFIL, Madame FEFFRE.

Mad. JEFFRE.

Eh bien !

BONFIL.

Paméla ! que fait-elle ?

Mad. JEFFRE.

Elle pleure , gémit , et tremble de frayeur.

BONFIL.

Qui peut donc l'alarmer ?

Mad. JEFFRE.

Vous.

BONFIL.

Moi ! je lui fais peur !

A-t-elle de ma part essuyé quelque outrage ?

Mad. JEFFRE.

On ne se connoît pas soi-même.

BONFIL.

Quel langage !

Mad. JEFFRE.

Le courroux fait , milord , un autre homme de vous.

BONFIL.

Mais c'étoit de l'amour que naissoit mon courroux.

Mad. JEFFRE.

Ah ! quel maudit amour !

BONFIL.

Dites-lui qu'elle vienne ,

Sans nulle crainte. Il faut qu'ici je l'entretienne.

B O N F I L , *un moment seul , dans le tems que madame
Jeffre va chercher Paméla.*

Voici donc le moment dont j'ai dû m'effrayer !
Je dois moi-même ici me vaincre et m'oublier.

S C E N E X I V .

Milord B O N F I L , Madame J E F F R E , P A M É L A .

Mad. J E F F R E , *à Paméla , qu'elle conduit par la main ,
et qui vient toute tremblante.*

Paméla , sans frayeur , oui , vous pouvez me suivre.

P A M É L A , *à Mad. Jeffre.*

Milord !...

Mad. J E F F R E .

J'ai sa parole.

P A M É L A .

A sa foi je me livre.

(*Milord , qui étoit resté pensif , se retourne ; alors Paméla est
entre lui et madame Jeffre.*)

B O N F I L .

Paméla !

(*Paméla , les yeux baissés , ne répond pas .*)

Paméla me hait donc bien ?

P A M É L A .

Milord ,

Je ne peux vous haïr.

B O N F I L .

Et vous voulez ma mort.

P A M É L A .

Moi !... Je voudrois pour vous , donner mon existence.

B O N F I L .

Vos vertus , de ma part , auront leur récompense.

P A M É L A .

Je ne mérite rien.

B O N F I L.

En vous formant , le ciel

Voulut favoriser un fortuné mortel...

*(Milord demeure pensif).*P A M É L A , *bas* , à madame Jeffre.

Madame , que dit-il ? Je ne peux le comprendre.

Mad. J E F F R E , *bas* , à Paméla.

Se désigneroit-il ?

P A M É L A , *bas* , à madame Jeffre.

Oh ! je n'y puis prétendre.

B O N F I L , à Paméla.

Parlez : du mariage aimeriez-vous les nœuds ?

P A M É L A .

Comment ?

B O N F I L .

Vous rendriez un époux trop heureux.

*(Milord reste rêveur).*P A M É L A , *bas* , à madame Jeffre.

Madame , de qui donc veut parler notre maître ?

Mad. J E F F R E .

Qui le sait ? Il s'agit de lui-même , peut-être.

P A M É L A , *bas* , à madame Jeffre.

Madame , y pensez-vous ?

B O N F I L , à Paméla.

Vous êtes mal ici ,

Chez un garçon. Ma sœur vous convient mal aussi. ---

Ma chère Paméla ! non , vous n'étiez pas née

Pour servir.

(Il reste rêveur).

P A M É L A , à madame Jeffre.

Que dit-il ? Je suis bien étonnée.

Mad. J E F F R E , *bas* , à Paméla.

Moi , j'espère beaucoup.

B O N F I L , à Paméla .

Il vous faut établir. ---

Je ferai votre sort.

(à part).

Je me sens défaillir.

P A M É L A , *bas*, à madame Jeffre.

Que fera-t-il de moi?

Mad. J E F F R E , *bas*, à Pamela , avec joie.

Vous serez ma maîtresse.

P A M É L A , *bas*, à madame Jeffre.

Ah ! ne vous moquez point.

B O N F I L .

Répondez... le tems presse...

Prendrez-vous un mari?

P A M É L A .

Milord...

Mad. J E F F R E , *bas*, à Pamela.

Vite, acceptez.

B O N F I L .

Décidez-vous.

P A M É L A .

Mon cœur suivra vos volontés.

B O N F I L , à part.

Elle est prête à me fuir, d'un air calme et tranquille...

Cruelle !

(Il retombe dans sa rêverie).

P A M É L A , *bas*, à madame Jeffre.

Il est troublé.

Mad. J E F F R E , *bas*, à Pamela.

Le pas est difficile.

B O N F I L , ému.

Eh bien ! prends cet époux, ingrate, et laisse-moi.

P A M É L A .

Hélas !

Mad. J E F F R E , à part.

Je n'y suis plus.

P A M É L A .

Quel époux, milord?

B O N F I L .

Quoi !

Ton choix n'est-il pas fait ?

P A M É L A :

Je n'en ai nulle idée. —

A suivre en tout vos lois je m'étois décidée.

B O N F I L.

Oui, pour tout autre! hélas! tu veux bien m'écouter.
C'est moi seul que tu fuis. Seul, tu veux m'éviter.

P A M É L A.

Sur moi, d'un bienfaiteur vous avez la puissance,
Et vous ne doutez pas de ma reconnaissance.
Mais, puis-je m'expliquer? Votre cœur généreux
Veut-il me rendre heureuse?

B O N F I L.

Ah! dis ce que tu veux.
Je ferai ton bonheur, quelque prix qu'il m'en coûte.

P A M É L A.

Dans les villes, hélas! rarement on le goûte.
Leur éclat le promet; mais l'éclat le détruit:
On se lasse, à la fin, de l'espérer sans fruit. —
Daignez me renvoyer au hameau de mon père.

B O N F I L.

Eh quoi! vivre et mourir en un lieu solitaire!

P A M É L A.

J'y vivrai dans la paix, j'y mourrai dans l'honneur.

(*Milord pense*).

Mad. J E F F R E; à *Paméla*.

Vous voulez nous quitter!

(à *Bonfil*).

Ah! milord, quel malheur!

Pourrez-vous le souffrir?

B O N F I L.

Oui, c'est un parti sage,
Qui, pour elle et pour nous, vaut mieux qu'un mariage.
Il sauve son honneur, il rétablit la paix.
Son père aura la dot que je lui destinois.

P A M É L A.

Ah! que de me revoir mes parens seront aises!

B O N F I L, à *Paméla*.

Vous partirez... demain... dans une de mes chaises. —
Moi, je pars aujourd'hui.

P A M É L A ,

P A M É L A .

Daignez , en ces momens ,

Recevoir les adieux et les remerciemens

Que je dois à mon maître.

B O N F I L .

Il remplit ton attente ; —

Tu ne le verras plus ; tu seras bien contente.

P A M É L A .

Hélas ! je ne sais pas ce que je deviendrai.

De vos bontés , toujours je me ressouviendrai.

Mon repos aujourd'hui veut un grand sacrifice.

Croyez qu'il n'en est point que pour vous je ne fisse.

Puisse le juste ciel , couronnant vos vertus ,

Vous payer les bienfaits que de vous j'ai reçus ,

Milord !.... Et si jamais Paméla vous fut chère ,

Ah !.... joignez sa mémoire à celle d'une mère.

(Elle lui baise la main en pleurant , et la baigne de ses larmes).

B O N F I L .

Paméla ! sur ma main , je sens couler tes pleurs !

P A M É L A .

Hélas ! un nom si cher réveille mes douleurs.

Pardon , milord.

B O N F I L .

Ingrate !

P A M É L A .

O ciel !

B O N F I L .

Oui , tu confesses

Que je te veux du bien , et pourtant tu me laisses !

P A M É L A .

Mais vous me renvoyez.

B O N F I L .

Veux-tu rester ?

P A M É L A ,

Hélas !

Permettez que je parte.

B O N F I L.

Et puis tu me diras!

Cruelle, que c'est moi, moi qui te congédie,
Quand tu me fuis!

P A M É L A.

Milord, il faut que je vous fuie. —

O déplorable jour! ô triste Paméla!

Adieu, milord, adieu.

(Elle sort avec madame Jeffre).

S C E N E X V.

Milord A R T U R, Milord B O N F I L.

A R T U R, *en habit de voyage.*

Cher ami, me voilà.

B O N F I L.

Déjà? c'est de bonne heure.

A R T U R.

Eh! nous avons vingt milles.

(Bonfil paroît ému).

Oh, comme des amans les esprits sont mobiles!

Au trouble qui l'agite, a-t-il changé d'avis?

B O N F I L.

Vous me pressez beaucoup.

A R T U R.

N'avez-vous pas promis

De venir avec moi?

B O N F I L.

Je ne me doutois guères

Que ce fût sur-le-champ.

A R T U R.

Vous n'avez point d'affaires?

B O N F I L.

Je veux changer d'habit.

P A M É L A ,

A R T U R.

Ces soins sont superflus.

(à part).

S'il la revoit encore, il ne partira plus.

B O N F I L , *à part.**(haut).*Partir, sans la revoir!... Laissez-moi, je vous prie,
Un moment réfléchir.

A R T U R.

Il rêve.

B O N F I L.

Jeffre!

A R T U R.

Il crie.

Quelle agitation!

B O N F I L , *criant.*

Jeffre!

S C E N E X V I.

L E S P R É C É D E N S , Mad. J E F F R E.

B O N F I L , *à Mad. Jeffre.*

Ton maître part ,

Et sera de retour dans trois jours au plus tard. ---
Prends soin de Paméla.

Mad. J E F F R E.

Bon; demain, je l'emmène

Chez son père.

B O N F I L.

Non, non; attends que je revienne.

Mad. J E F F R E.

Elle y compte pourtant.

B O N F I L.

Il faut la retenir.

Il le faut. Je le veux. Songe à t'en souvenir.

Mais...

BONFIL.

Tu m'as entendu? Va.

Mad. JEFFRE, *à part*, *se disposant à sortir.*
Son amour l'enivre.

ARTUR, *à Bonfil.*

Vous êtes hors de vous.

BONFIL, *à Artur.*

Je suis prêt à vous suivre.

ARTUR.

Tant mieux.

(à part).

J'espère tout, si je peux seulement
L'éloigner de l'objet de son aveuglement.

BONFIL.

Eh, Jeffre!

Mad. JEFFRE, *revenant.*
Me voici.

BONFIL.

Si Paméla me quitte,

Malheur, malheur à toi!

(à Artur).

Cher Artur, partons vite.

(Ils sortent).

SCENE XVII.

Mad. JEFFRE, *seule.*

Nous allons du contre-ordre instruire Paméla.
Elle ne s'attend point à ce changement-là
Elle n'en sera pas, sans doute, trop fâchée.
Dans le fond de son cœur, sa tendresse cachée
S'immole à la vertu bien héroïquement....
Je voudrois, de ceci, savoir le dénouement....
Mais quel est ce vieillard?

S C E N E X V I I I .

Mad. J E F F R E , A N D R E U S S .

A N D R E U S S , *entrant avec inquiétude et précaution.*

(*à part*).

Comment m'assurerai-je?.....

(*à Mad. Jeffre*).

(*à part.*)

Madame.... Ah! que le ciel m'éclaire et me protège!

Mad. J E F F R E .

Quel mystère!

A N D R E U S S .

Pardon. Voudrez-vous m'annoncer?.....

Jusqu'à milord Bonfil ne pourrai-je percer?

Mad. J E F F R E .

Eh! qui donc êtes vous, monsieur?... Veuillez répondre.

A N D R E U S S .

Un pauvre paysan, bien étranger dans Londres.

Mad. J E F F R E .

Vous demandez Milord?...

A N D R E U S S .

Oui, je viens de très loin,

Exprès pour lui parler un moment sans témoin.

Mad. J E F F R E .

Vous arrivez trop tard, si la chose est pressante;
De chez lui, pour trois jours, à l'instant il s'absente.

A N D R E U S S .

O ciel! quel contre-tems!... Mais puisque me voici,
J'attendrai son retour.

Mad. J E F F R E .

Demeurez donc ici!

Où quelqu'un, par mes soins, viendra bientôt vous prendre.

(*Elle sort, en l'examinant beaucoup*).

SCÈNE

S C E N E X I X.

A N D R E U S S , *seul.*

Avant de m'expliquer , je veux moi-même apprendre
Ce que je tremble , hélas ! et brûle de savoir.
Ma fille , après dix ans , je vais donc te revoir !
Paméla ! Paméla ! la tendresse d'un père
Voulut de ta jeunesse écarter la misère :
A milady Bonfil , à ses soins bienfaisans ;
Je remis le dépôt de tes charmes naissans.
C'étoit à la vertu confier l'innocence.
Elle n'est plus ; sa mort te laisse sans défense :
Et peut-être (ah ! grand dieu ! de douleur j'en mourrois) ,
Peut-être ai-je au péril exposé tes attraits.
La honte pour ma fille , est la mort pour son père ,
L'éternel désespoir pour cette pauvre mère....
De quels pressentimens mon cœur est-il frappé ?
Amour de la vertu , m'aurois-tu donc trompé ?
De ma carrière , hélas ! si longue et si pénible ,
Le cours fut orageux , la fin seroit horrible !
Non , non. Le ciel est juste ; et nous devons penser
Que , comme il sait punir , il sait récompenser.
Observons cependant ce que veut la prudence.
N'allons pas de mon nom risquer la confidence.
Avec précaution , en attendant Milord ,
Sachons ployer ma fille à son funeste sort.
Eh ! comment , d'une vie opulente et tranquille ,
Va-t-elle revenir à mon rustique asile ?
A la séduction comment la dérober ,
Et de Londres au hameau la faire retomber ?
Ah ! si son ame est pure , ainsi que je l'espère ,
Elle ne craindra point d'habiter ma chaumière.
Avec la paix du cœur , en tous lieux on est bien :
Quand on fait son devoir tout le reste n'est rien.

E

SCÈNE XX.

ANDREUSS, ISAC.

I S A C.

Je ne me trompe pas, et vous êtes sans doute
Ce vieillard épuisé par une longue route,
Pour voir Milord?

A N D R E U S S.

C'est moi.

I S A C.

L'on m'a donné le soin
De veiller au repos dont vous avez besoin.
Venez.

A N D R E U S S.

Ah! qu'on voit bien en quel logis vous êtes!
Quand les maîtres sont bons, tous leurs gens sont honnêtes.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

 ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. JEFFRE, PAMÉLA, Sir ERNOLD,
Miladi DAURE.

PAMÉLA, *se sauvant de Miladi et de son neveu.*

Sir Ernold, laissez-moi.

ERNOLD.

Quelle sévérité!

PAMÉLA.

O dieu! quel traitement! l'ai-je donc mérité?

Milady DAURE.

Pourquoi ne pas nous suivre? Et qui te rend si fier?

Oserois-tu prétendre à la main de mon frère?

Ah! si je le croyois....

ERNOLD.

Pouvez-vous supposer

Que, sérieusement, il veuille l'épouser?

Milady DAURE.

Qui sait jusqu'où l'amour peut l'aveugler!

PAMÉLA.

Madame,

Voilà donc les bontés dont vous flattez mon ame!

Milady DAURE.

Vous osez devant moi manquer à mon neveu.

PAMÉLA.

Votre neveu m'insulte, et c'est de votre ayeu!

E 2

P A M É L A ,

E R N O L D .

Vraiment l'expression est tout-à-fait nouvelle.
J'insulte une soubrette , en jouant avec elle !

Mad. J E F F R E .

En jouant ! Mais ces jeux, où les avez-vous pris !

P A M É L A .

Quels termes, sir Ernold ! et quel affreux mépris !

Milady D A U R E , à *Paméla* .

Me suivrez-vous enfin ?

P A M É L A .

Non.

Milady D A U R E .

Quelle impertinence !

(*Prenant Paméla par la main*).

Oh ! tu m'obéiras.

Mad. J E F F R E , *passant entre Paméla et milady Daure* .

Quoi ! de la violence !

Attendez que milord soit de retour chez lui.

Milady D A U R E .

Je n'attends rien. Je veux qu'elle vienne aujourd'hui.

Mad. J E F F R E .

Cela m'est défendu.

Milady D A U R E , à *Madame Jeffre* .

Savez-vous bien, ma mie ,

Que vous vous oubliez ?

Mad. J E F F R E .

Bien loin que je m'oublie ,

Je remplis l'ordre exprès par mon maître donné ;

De votre ton , milord sera bien étonné.

Il saura tout, madame.

Milady D A U R E .

Eh bien ! oui qu'il le sache !

Ce que l'on me refuse , il faut que je l'arrache.

(*Elle crie du côté de la porte*).

Où sont mes gens ?

Mad. J E F F R E .

Pourquoi criez-vous donc ainsi ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, ISAC.

ISAC, à *milady Daure*.

Madame !

Milady DAURE.

Eh bien, mes gens ?

ISAC.

Ils ne sont plus ici.

Ils s'en sont tous allés, en voyant notre maître.

Mad. JEFFRE.

Notre maître !

ISAC.

A l'instant, il vient de reparoître.

PAMÉLA, à *part*.

Je te rends grace, ô ciel, ne m'abandonne pas.

Mad. JEFFRE.

Mais comment est-il donc revenu sur ses pas ?

ISAC.

Il s'est trouvé fort mal en montant en voiture.

Il est pâle et changé.

(*Isac sort*).

Milady DAURE.

Quelle étrange aventure !

PAMÉLA, à *part*.

O Dieu !

Mad. JEFFRE.

Mon pauvre maître !

PAMÉLA, à *Mad. Jeffre*.

Eh ! vite à son secours !--

Madame Jeffre, allez, prenez soin de ses jours.

Mad. JEFFRE.

J'y vole.

(*Elle sort. Pamela la voit sortir avec inquiétude*).

SCENE III.

Milady DAURE, Sir ERNOLD, PAMÉLA.

ERNOLD, à *Paméla*, ironiquement.

Et vous aussi, vous devriez, peut-être
Prendre quelque intérêt aux jours d'un si bon maître.
Courez-y.

P A M É L A .

Sir Ernold, milord est de retour,
Et je vais vous parler sans crainte et sans détour.
Connoissez-moi du moins. Je suis pauvre, mais sage.
Je sers : de commander tous n'ont pas l'avantage,
Et pour être sans bien, l'on n'est pas sans honneur.
La mère de milord a voulu mon bonheur.
Hélas ! elle n'est plus ; à ses ordres docile,
Son fils, dans sa maison, me conserve un asile.
C'est de lui que sa sœur me devoit obtenir.
S'il refuse, il est maître, et je dois obéir.
Fidelle aux sentimens que m'inspira sa mère,
J'y puisai cet orgueil qui semble vous déplaire.
Je le conserverois dans un état plus bas.
C'est l'orgueil de l'honneur ; mais vous n'y croyez pas.
Pour avoir fréquenté quelques femmes frivoles,
D'un siècle dépravé méprisables idoles,
Ainsi l'on méconnoît les traits de la vertu :
Quand le cœur est gâté, l'œil même est corrompu.
Votre oreille est peu faite à ce langage austère ;
Mais dût-il m'attirer votre injuste colère,
Je me flatte du moins de vous avoir appris
Que je sais tout braver, excepté le mépris ;
Que la rigueur du sort n'a rien qui m'humilie,
Et qu'enfin Paméla ne peut être avilie.

(Elle sort).

S C E N E I V.

Milady D A U R E , Sir E R N O L D.

E R N O L D.

Elle m'a confondu.

Milady D A U R E.

Mais quel homme êtes-vous ?

Vous la laissez parler sans mot dire !

E R N O L D.

Entre nous ,

J'en ai déjà trop dit.

Milady D A U R E.

Je crains bien que mon frère

N'épouse Paméla.

E R N O L D.

Parbleu , laissez-le faire.

Milady D A U R E.

Moi ! souffrir cette tache à notre illustre nom !

E R N O L D.

Point de tache à cela , ma tante : eh ! mon Dieu , non.

Quels sont vos préjugés ? Cette noble manie

N'existe tout au plus que dans la Germanie.

Les hymens inégaux sont ailleurs très-fréquens.

J'en ai vu. Le public lâche des mots piquans ;

La famille se plaint : l'un en rit , l'autre en glose ;

Mais au bout de huit jours , on parle d'autre chose.

Milady D A U R E.

Oh ! moi , je n'aurois point cette indulgence-là ;

Il faut qu'absolument j'éloigne Paméla.

S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS; Mad. JEFFRE.

Mad. J E F F R E , *effrayée.*

Sir Ernold , milady , retirez-vous , de grace :
 Milord a , par ses gens , su tout ce qui se passe.
 Il veut dans son courroux se venger de vous deux.
 Artur a retenu ce cœur impétueux.
 Mais s'il vous trouve ici , je crains un coup funeste,

Milady D A U R E .

Bon ! la réflexion l'appaisera de reste.

E R N O L D .

Mais il faut lui donner le tems de réfléchir.

Milady D A U R E .

Allons de Paméla songer à l'affranchir.

(*Sir Ernold et milady sortent par un côté.*)

S C E N E V I.

Mad. JEFFRE, Milord BONFIL, Milord ARTUR.

(*Ils entrent par un côté opposé à celui de la sortie de Sir Ernold : Bonfil est très-agité.*)

A R T U R , à Bonfil.

Un moment de repos , cher ami , je vous prie ;
 Souffrez que la raison calme cette furie.

B O N F I L , (à Mad. Jeffre).

Non , je veux me venger, -- Sir Ernold est caché?

Mad. J E F F R E.

Il est sorti sachant que vous étiez fâché.

B O N F I L, *en attitude de partir.*

Je le retrouverai.

Mad. J E F F R E.

Milord, une nouvelle ,

Que je venois ici vous dire...

B O N F I L.

Quelle est-elle.

Mad. J E F F R E.

Tantôt, pour vous parler, un vieillard est venu ,

Qui paroissoit d'abord vouloir être inconnu.

On l'a fait reposer; car un très-long voyage.

Ajoutoit la fatigue au fardeau de son âge.

Il s'est à Paméla nommé dans le moment ;

C'est son père !

B O N F I L.

Son père !

Mad. J E F F R E.

Il vient apparemment.

Pour l'emmener.

B O N F I L.

D'abord, je prétends qu'il me voie.

A R T U R, *à Bonfil.*

Vous-même avez senti qu'il faut qu'on la renvoie.

B O N F I L, *à Madame Jeffre.*

Où ce vieillard est-il.

Mad. J E F F R E.

Je le crois au jardin.

Il cause avec sa fille.

B O N F I L.

Allons le voir soudain.

(*Il sort.*

SCENE VII.

Mad. JEFFRE, Milord ARTUR.

ARTUR.

Sa colère s'enfuit , lorsque l'amour la chasse.
Comme une passion cède à l'autre la place !

Mad. JEFFRE.

Mon pauvre maître ! il est dans un trouble fatal !
Mais comment , dites-moi ; s'est-il donc trouvé mal ?

ARTUR.

Nous montions en voiture : il soupiroit ; sa vue
Vers ces lieux s'est tournée : alors son ame émue
A semblé tout-à-coup l'abandonner ; et moi
Je l'ai pris dans mes bras , plein d'un subit effroi.
J'ai rappelé ses sens avec beaucoup de peine ,
Et je l'ai ramené dans la chambre prochaine.

Mad. JEFFRE, *montrant l'appartement de Pamela.*
C'est ici qu'est son mal.

ARTUR.

Il aime Pamela.

Mad. JEFFRE.

Il l'adore.

ARTUR.

Elle est sage.

Mad. JEFFRE.

Oh ! oui.

ARTUR.

Malgré cela,

Il faut qu'il s'en sépare.

Mad. JEFFRE.

Eh ! n'est-il pas le maître ?

ARTUR.

De quoi ?

Mad. JEFFRE.

De l'épouser.

ARTUR.

Oui, cela pourroit être,

S'il étoit entouré de parens moins altiers;
Mais je les connois trop. L'orgueil de leurs quartiers
Ne descendra jamais jusqu'à l'objet qu'il aime :
Ils lui reprocheroient de s'avilir lui même.

(*Il sort*).

SCENE VIII.

Mad. JEFFRE, *seule*.

De s'avilir lui-même!.... On doit tout à l'honneur,
Je ne l'ignore pas ; mais qu'il faille avoir peur
De se déshonorer , en prenant une femme
Digne de plaire aux yeux et de captiver l'ame !
J'ai peine à concevoir ce préjugé des rangs.
Mais le sort des petits n'est rien aux yeux des grands :
Pourtant , grands et petits sont de la même pâte.
Le monde étoit bien beau ; c'est l'orgueil qui le gâte. —
Mais avec Paméla son père vient ici.

SCENE IX.

JOSEPH ANDREUSS, PAMÉLA,
Mad. JEFFRE.

Mad. JEFFRE.

Milord vous demandoit.

PAMÉLA.

Nous le cherchons aussi.

P A M É L A ,

Mad. J E F F R E .

Je l'avois au jardin envoyé sur vos traces :
Je cours le prévenir.

P A M É L A .

Ah ! nous vous rendons graces.

(Madame Jeffre sort).

S C E N E X.

A N D R E U S S , P A M É L A .

P A M É L A .

De vous revoir enfin , mon père , qu'il m'est doux ,
Après le tems , hélas ! que je suis loin de vous !

A N D R E U S S .

L'as-tu compté , ma fille ? A dix longues années ,
As-tu bien ajouté deux mois et dix journées ?
Si tu sais calculer le nombre des instans
Qui se suivent , et font le cours d'un si long tems ,
Tu sais combien de fois , loin d'une fille chère ,
Ont tressailli les cœurs d'un père et d'une mère .

P A M É L A .

O hameau paternel ! pourquoi t'ai-je quitté !
Que venois-je chercher au sein d'une cité ?

A N D R E U S S .

C'est moi qui l'ai voulu . J'espérois à ma fille
Sauver tous les malheurs de sa triste famille .

P A M É L A .

Puisque je naquis pauvre , hélas ! jusqu'à la fin
Que n'ai-je vécu pauvre et rempli mon destin !

A N D R E U S S .

Ah ! tu ne sais pas tout . En quittant le village ,
Tu n'étois pas formée : on n'osoit à ton âge
D'un secret périlleux confier le dépôt .

P A M É L A .

Mon père , et ce secret !

A N D R E U S S.

Tu le sauras bientôt.

J'ai déjà regretté , connoissant ta prudence ,
De n'être pas venu t'en faire confidence :
Ta pauvre mère aussi souvent m'en reparloit.
Cependant au travail tout mon tems s'en alloit :
On a peu de loisir dans nos manoirs champêtres.
Mais ta maitresse est morte , et le meilleur des maîtres
Ne peut être le tien , n'étant pas marié.
J'ai tout quitté ; j'ai fait ce long chemin à pié :
Enfin dans mon hameau je vais te reconduire.
Mais ton père , avant tout , ma fille , doit t'instruire
De ce qu'il est au juste , et te faire juger
Que la pénible vie où tu vas t'engager ,
Pour mettre ta jeunesse à l'abri de l'outrage ,
Dans toi suppose encor un généreux courage.

P A M É L A.

Dieu ! vous me préparez à d'étranges secrets !

A N D R E U S S.

Plus étranges cent fois que tu ne le croirois.

S C E N E X I.

L E S P R É C É D E N S , Milord B O N F I L.

P A M É L A.

Voilà Milord.

A N D R E U S S.

Seigneur !

B O N F I L.

C'est vous qu'Andreuss on nomme ?

Son père !

A N D R E U S S.

A vous servir.

P A M É L A ,

B O N F I L , *à part.*

Il a l'air d'un digne homme :

(à Andreuss).

Vous venez donc revoir ce cher enfant !

A N D R E U S S .

Milord.

J'ai voulu l'embrasser encore avant ma mort.

B O N F I L .

Mais vous nous la laissez.

A N D R E U S S .

Pardon, milord ; j'espère

La ramener chez moi , pour consoler sa mère.

B O N F I L .

Il faut que j'y consente.

A N D R E U S S .

Aussi desirions-nous

De nous jeter tous deux , milord , à vos genoux.

B O N F I L .

Et pourquoi voulez-vous reprendre votre fille ?

A N D R E U S S , *après un peu d'hésitation.*

Elle est le seul appui qui reste à sa famille.

Nous devenons bien vieux.

B O N F I L , *à Paméla.*

Laissez-nous, Paméla.

P A M É L A .

(à part, en sortant.)

J'obéis. — Je m'en vais ; mais mon cœur reste là.

SCENE XII.

Milord BONFIL, ANDREUSS, ISAC.

BONFIL, appelle Isac, qui paroît sur-le-champ.

Eh! des sièges!

(Isac apporte des sièges; Milord lui fait signe d'en donner un à Andreuss, qui fait d'abord difficulté de l'accepter: Isac sort.)

BONFIL, continuant.

Allons, votre âge est respectable.

Vous devez être las.

ANDREUSS.

Que le ciel équitable,

De vos attentions vous accorde le prix!

(Il s'assied.)

BONFIL.

Parlez : êtes-vous franc?

ANDREUSS.

Milord, si je le suis!

Ma pauvreté l'atteste.

BONFIL.

Eh bien! qui vous engage

A mener Paméla dans un pays sauvage?

ANDREUSS.

Sans vous rien déguiser, milord, je le dirai :

Sa gloire pour un père est un objet sacré.

BONFIL.

Sa gloire!.... entre mes mains est-elle hasardée?

ANDREUSS.

Hélas! de vos vertus le monde a-t-il l'idée?

BONFIL.

Et que prétendez-vous qu'elle fasse au hameau?

P A M É L A ,
A N D R E U S S .

Elle aidera sa mère à soigner mon troupeau ,
Travaillera pour nous ; et sa tendre jeunesse
Pourra de quelques fleurs semer notre vieillesse.

B O N F I L .

La pauvre Paméla ! quels revers accablans !
N'a-t-elle tant d'esprit , d'attraits et de talens
Que pour être en vos champs tristement confinée ,
Sa vertu méritoit une autre destinée. —
Et quand part-elle enfin ?

A N D R E U S S .

S'il se peut , aujourd'hui.
D'une mère je veux calmer le long ennui.

B O N F I L .

Vous me traitez bien mal : par où le méritai-je ?

A N D R E U S S .

Ces cheveux blancs , milord , ont-ils le privilège
D'excuser à vos yeux la libre vérité ?

B O N F I L .

Oui : je fais cas surtout de la sincérité.

A N D R E U S S .

Ah ! milord , je vois trop qu'il ne reste aucun doute
Sur ce que je craignois et qu'on m'a dit en route.

B O N F I L .

Et que vous a-t-on dit ?

A N D R E U S S .

Que ma fille est l'objet

De votre amour.

B O N F I L .

Souvent on parle sans sujet. ---

Quoi qu'il en soit , Andreuss , votre fille est homête.
Bien loin de me flatter d'avoir fait sa conquête ,
Je sais qu'elle mourroit avant de consentir
A rien dont elle dût jamais se repentir.

A N D R E U S S .

O sage Paméla ! seul trésor de ta mère !
Cher et dernier espoir de ton malheureux père !
Que je suis consolé d'apprendre tes vertus ! ---

Ah !

Ah! milord, au danger ne l'exposez donc plus.
Assurez son repos, en daignant me la rendre,
C'est mon bien; permettez que j'ose le reprendre.

B O N F I L.

Non; pour moi, ni pour elle il n'est plus de danger.
Le sort l'a maltraitée, et je dois la venger. ---

(*Ils se lèvent*).

Je l'épouse. Je sens que d'un objet si rare
Mon cœur ne souffrira jamais qu'on le sépare.
C'en est fait. Par l'orgueil trop long-tems combattu,
Je me rends à l'amour, je cède à la vertu.

A N D R E U S S.

Qu'entends-je?

B O N F I L.

A la censure, ami, je me résigne.
D'apprécier mon choix, le public n'est pas digne.
Il veut (et cette idée insulte à ma raison),
Qu'un lord, avant d'aimer, consulte le blason.
Si, pour être un des pairs de la Grande-Bretagne,
Je ne puis à mon gré me choisir ma compagne,
Ah! c'est payer trop cher ce dangereux honneur;
Mais qui peut, après tout, empêcher mon bonheur?
Tout homme est mon égal. Honnête, il est mon frère.
Vous l'êtes, bon vieillard, soyez aussi mon père.
Que l'orgueil des rangs tombe, et que la qualité
S'abaisse avec respect devant la probité.

A N D R E U S S, à part.

Ciel! que m'inspires-tu?

B O N F I L.

Vous parlez en vous-même!

A N D R E U S S, à part.

Quoi! ma fille! pour moi le péril est extrême.
Mais son bonheur aussi veut que je parle. Allons.
Quoi que le juste ciel en ordonne, parlons.

(à Milord).

Je me jette à vos pieds.

B O N F I L.

Que faites-vous?

J'implore

Un secours généreux ; et je voudrais encore
Cacher dans votre cœur un secret important.

B O N F I L .

Asseyez-vous.

A N D R E U S S .

Sachez que ma vie en dépend.

(Il se relève et s'assied).

B O N F I L .

Ma parole est sacrée , Andreuss , je vous la donne.

A N D R E U S S .

A votre loyauté , milord , je m'abandonne. —
Andreuss n'est point mon nom. Des malheureux Stuard ,
Jadis , dans les combats , je suivis l'étendard.
Vous savez trop , milord , que ce triple royaume
A balancé long-tems entre Jacques et Guillaume ,
Et qu'armé pour un roi , non pour la liberté ,
Chaque parti , du but , hélas ! s'est écarté.
A la corruption l'Anglais livrant son île ,
N'a su fonder encor qu'une liste civile :
Dans ces chocs orageux , que n'ai-je pas risqué ?
Ma tête est mise à prix , tout mon bien confisqué.
Il est vrai que je fus un moment redoutable.
Le capitaine Auspingh est mon nom véritable.

B O N F I L .

Le capitaine Auspingh ! ce fameux Écossais.

A N D R E U S S .

Fameux , par des revers plus que par des succès.
Je fus , bien jeune encor , dans une longue guerre ,
Un des premiers auteurs des troubles d'Angleterre ;
Et je prouvai du moins qu'un simple roturier
Peut de Mars , comme un autre , obtenir le laurier.
Mieux qu'un autre , je sus le mériter peut-être :
Je ne le souillai point par l'affreux nom de traître :
Vainqueur , je fus humain et sus me faire aimer ;
Vaincu , je me fis craindre et me fis estimer.
Mais le sort nous trahit. La victoire inconstante

Sur le trône a fixé la ligue protestante.
De mes amis, plusieurs sur l'échafaud sont morts.
D'autres chez l'étranger se sauvèrent alors.
Ces émigrans vouloient m'engager à les suivre ;
Mais hors de son pays, malheur à qui peut vivre !
Dans sa patrie, hélas ! quoi qu'on puisse souffrir,
Ah ! c'est où l'on naquit, c'est là qu'on doit mourir. —
D'un rocher escarpé la cime inaccessible
M'offrit, pour vivre seul, un refuge paisible :
La solitude est douce à qui hait les méchans.
Au penchant de ces monts, j'affirmai quelques champs.
Simple cultivateur, là je cachai ma vie.
Ma pauvreté du moins trompoit l'œil de l'envie.
Je sus, dans Edimbourg, à ma chère moitié,
Faire agréer ma main ; et sa tendre amitié
Au luxe des cités préférant ma misère,
Vint alors embellir mon réduit solitaire.
Vingt ans se sont passés depuis ce moment-là.
Nous eûmes une fille, et c'est ma Paméla. ---
Milady votre mère avoit une campagne,
Justement située au bas de ma montagne.
Sans me connoître au juste, elle apprit qu'autrefois
J'avois eu, dans le cours de mes premiers exploits,
Le bonheur de sauver la vie à votre père ;
Ma famille à ses yeux devint alors bien chère !
Elle vit Paméla. Cette enfant à dix ans
Réunissoit déjà quelques dons séduisans.
A Londres elle voulut l'emmener avec elle. ---
Vous pouvez bien juger de la peine mortelle
Que me fit ce projet de séparation.
Mais le regret de voir sans éducation
Une fille bien née et de charmes pourvue,
M'engagea, par amour, à la perdre de vue. ---
Et c'est ce même amour à qui je m'immolai ;
C'est cet espoir qui luit à mon cœur consolé,
De vous voir en ce jour, sensible à ma misère
Achever le bienfait de votre digne mère,
Qui m'oblige, milord, à vous livrer enfin

Ce secret si long-tems renfermé dans mon sein :
 Secret, qui, s'il étoit soupçonné du ministre ,
 M'attireroit encor le sort le plus sinistre. ---
 Vous connoissez l'effet de nos dissensions.
 Dans cette île toujours en proie aux factions ,
 Les méchans sont actifs ; mais réduit à tout craindre ,
 L'honnête homme , en secret , ose à peine vous plaindre.
 Avec fureur on nuit : avec tiédeur on sert.
 Nul ne veut pour autrui se mettre à découvert ;
 Mais s'il faut perdre un homme , on croit prouver son zèle.
 J'eus pourtant un ami courageux et fidèle.
 Cet ami , qui , peut-être , ici m'auroit sauvé ,
 Me fut , ce mois dernier , par la mort enlevé. ---
 C'est en vous désormais , en vous seul que j'espère.
 Ah ! vous avez daigné m'appeler votre père.
 Milord , ayez pitié d'un vieillard malheureux ,
 Dont la fille a touché votre cœur généreux ,

B O N F I L , avec la plus tendre vivacité.
 Quelqu'un !

(Isac paroît).

Que Paméla vienne sans plus attendre ?
 Qu'on sache si ma sœur près de moi peut se rendre.
 (Isac sort).

A N D R E U S .

Vous ne me dites rien ! Est-ce que mon malheur ?...

B O N F I L .

Il vous donne des droits plus sacrés sur mon cœur.
 J'étois loin de prévoir ce que je viens d'apprendre ;
 Et mon étonnement ne doit pas vous surprendre.
 Ce que vous m'avez dit ne m'étant pas connu ,
 Je comptois , par mon choix , honorer la vertu.
 Je ne me doutois pas qu'en un jour si prospère ,
 J'acquitterois encor la dette de mon père.
 Cet heureux incident fera taire les sots.
 Vous ne pouviez ici venir plus à propos.
 J'obtiendrai votre grace , et Londres et ma famille
 Vont me féliciter d'épouser votre fille.
 Vous pleurez !

A N D R E U S S .

Pour un père, ah ! que ces pleurs sont doux !

B O N F I L .

Dites-moi quel ami s'intéressoit pour vous.

A N D R E U S S , *lui présentant un cahier de lettres.*

Daignez jeter les yeux sur la correspondance
Du lord Guillaume Artur, celui dont la prudence
Devoit me ménager un pardon de la cour,
S'il n'eut avant le tems, hélas ! perdu le jour.

B O N F I L .

Connoissez-vous son fils ?

A N D R E U S S .

Je l'ai vu dans l'enfance ;
Je voudrois le trouver ; car j'ai quelque espérance
Qu'il prend, comme son père, intérêt à mon sort.

B O N F I L .

Artur est mon ami ; c'est un vertueux lord ;
Son témoignage doit confirmer votre histoire :
Non que j'en doute, hélas ! j'aime trop à vous croire ;
Mais toute ma famille en croira mieux Artur ;
Et son aveu rendra notre bonheur plus pur. ---
Avec vous, cependant, il faut que je m'explique.
Vous fûtes un des chefs du parti catholique,
L'un des plus acharnés contre les protestans ;
Et votre fille, ici, dès ses plus jeunes ans,
Bien loin de partager les préjugés d'un père,
Parut toujours soumise aux loix de l'Angleterre.

A N D R E U S S .

Milord, il est très-vrai ; contre les réformés,
Par un zèle fougueux, mes bras furent armés.
Je croyois venger Dieu ! --- Mais dans ma solitude,
L'âge, l'expérience, une tardive étude,
Ont désillé mes yeux ; j'ai connu mon erreur,
Et j'ai de nos chrétiens détesté la fureur.
L'on fit Dieu trop long-tems à l'image de l'homme.
De courageux esprits, bravant Genève et Rome,
Ont enfin démasqué le fanatisme affreux ;
Et quiconque sait lire est éclairé par eux.

Il n'est plus d'ignorant que celui qui veut l'être.
 L'erreur avoit fondé la puissance du prêtre ;
 Mais sur l'homme crédule un empire usurpé,
 Doit cesser aussi-tôt que l'homme est détrompé.
 L'Angleterre l'éprouve , et des sectes rivales
 Elle oublie aujourd'hui les discordes fatales.
 Chacun prie à son gré. Les amis , les parens ,
 Suivent , sans disputer , des cultes différens.
 Ma femme est protestante , et dans votre croyance
 Elle a , de Paméla , nourri la tendre enfance.
 Lorsque j'obtins sa main , ce point lui fut promis ;
 Je crus que , sans scrupule , il pouvait être admis.
 Eh ! qu'importe qu'on soit protestant ou papiste !
 Ce n'est pas dans les mots que la vertu consiste.
 Pour la morale , au fond , votre culte est le mien.
 Cette morale est tout , et le dogme n'est rien.
 Ah ! les persécuteurs sont les seuls condamnables ,
 Et les plus tolérans sont les plus raisonnables.

B O N F I L.

Tous les honnêtes gens sont d'accord là-dessus.
 Vos principes un jour par-tout seront reçus.
 Oh ! nous allons former une heureuse alliance.
 J'aime vos sentimens. Je mets l'homme qui pense
 Bien au-dessus d'un grand qui n'est rien que cela ;
 Je suis fier aujourd'hui d'épouser Paméla ;
 Mais elle ne vient point. Qu'est-ce qui la retarde ?
 Cherchons-la.

(Il se lève).

A N D R E U S S.

(Se levant).

Vous voyez tout ce que je hasarde.
 J'ai peu de jours à vivre , et je ne voudrois pas ,
 Moi-même , imprudemment , avancer mon trépas.

B O N F I L.

Restez en paix chez moi.

A N D R E U S S.

L'on peut me reconnoître.
 Devant personne ! hélas ! je n'oserai paroître.

Songez-y bien , milord. Ici je suis proscrit :
 Dans vos bills dès long-tems mon supplice est écrit.
 Je tremblois lorsqu'en route il a fallu me mettre.
 J'ai bien une autre peur , c'est de vous compromettre ,
 De vous associer à ce malheureux sort ,
 Qui suspend sur mon front le glaive de la mort.

B O N F I L.

Rassurez-vous. Long-tems une aveugle puissance
 Du fer de la justice égorgea l'innocence.
 Quand on y réfléchit , on ne sait pas comment
 Nous avons pu souffrir un tel renversement.
 Aux talens , aux vertus , on a livré la guerre.
 La sottise et la peur ont gouverné la terre ;
 Mais cet esprit féroce enfin s'est adouci ;
 Le règne des bourreaux est passé , Dieu merci.
 Le ministre des loix , tremblant de se méprendre ,
 Sait qu'en ôtant la vie , il ne saurait la rendre :
 Et nous ne verrons plus renaître la fureur ,
 Qui fit de ce pays un théâtre d'horreur. ---
 Paméla tarde bien. Courons au-devant d'elle.

A N D R E U S S.

Je ne cours plus.

B O N F I L, *lui offrant le bras.*

Donnez cette main paternelle ,

Je guiderai vos pas.

A N D R E U S S.

Je bénis tes bienfaits ,

O Providence ! Enfin , je vais mourir en paix.

B O N F I L.

Allons à Paméla conter ce qu'elle ignore ,
 Et sur-tout , qu'elle apprenne à quel point je l'adore.

F I N D U Q U A T R I E M E A C T E.

A C T E C I N Q U I È M E.

S C E N E P R E M I E R E.

Mad. J E F F R E , P A M É L A .

Mad. J E F F R E .

Hâtez-vous, Paméla ; milord veut vous parler.

P A M É L A , *en habit de voyage , avec un chapeau très-simple.*

Je crois que , sans le voir , il vaut mieux m'en aller.

Mad. J E F F R E .

Vous le craignez ?

P A M É L A .

J'ai peine à soutenir sa vue ,

Quand il s'irrite.

Mad. J E F F R E .

Enfin vous êtes résolue

A nous quitter !

P A M É L A .

Hélas !... mon père , heureusement ,

M'adoucit la rigueur de ce cruel moment.

Mad. J E F F R E .

Nous ne nous verrons plus !

P A M É L A .

Ah ! par pitié , madame ,

Ne m'attendrissez pas , car j'ai la mort dans l'ame.

Je ne puis sans effort , m'arracher de ces lieux.

Mad. J E F F R E .

Quelqu'un vient. C'est milord... Il paroît bien joyeux ;

P A M É L A .

Sans doute , à mon départ , son ame est décidée.

Il sera satisfait.

SCÈNE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; milord BONFIL.

BONFIL, à *Paméla*.

Je vous avois mandée;

Vous n'êtes pas venue.

PAMÉLA.

A vos ordres, milord,

J'ai tardé de me rendre, et c'est un dernier tort. —

Excusez, il falloit me mettre en voyageuse.

BONFIL.

Cette simplicité vous est avantageuse.

PAMÉLA.

Le luxe est inconnu dans le fond d'un hameau.

BONFIL.

Mais vous êtes très-bien sous ce petit chapeau !

Quand partez-vous ?

PAMÉLA.

Ce soir.

BONFIL.

Pourquoi pas tout de suite ?

PAMÉLA, *bas*, à *Mad. Jeffre*.

Avec quelle rigueur je me vois éconduite !

Ai-je donc mérité ce cruel changement ?

BONFIL.

Jeffre, il faut disposer soudain l'appartement

De Miladi Bonfil.

Mad. JEFFRE.

Soudain ?

BONFIL.

A l'instant même.

PAMÉLA, *bas*, à *Mad. Jeffre*.

Je conçois à présent l'impatience extrême

Qu'il a de mon départ.

P A M É L A ,

Mad. J E F F R E .

Quoi, sitôt marié ?

B O N F I L .

Allons, pour recevoir cette chère moitié,
 Il faut que tout ici prenne un air d'élégance,
 De propreté, de fête, et de magnificence;
 Qu'il vienne des marchands, qu'on m'achète à grands frais
 Les bijoux, les habits, les meubles les plus frais.

P A M É L A , à part.

Ah ! je me meurs.

Mad. J E F F R E , à Bonfil.

Milord, sans être téméraire,

Le nom de cette épouse est-il donc un mystère ?

B O N F I L .

Je tiens à la vertu plus qu'au rang, plus qu'au bien ;
 Mais son père autrefois sauva la vie au mien.

P A M É L A , à part , soupirant et pleurant.

Quel est heureuse, ô ciel ! et quel sort plein de charmes !

B O N F I L .

Paméla, vous pleurez, qu'avez-vous donc ?

P A M É L A .

Mes larmes,

Quand je vous vois content, s'échappent malgré moi.

B O N F I L .

Je dois l'être du moins.

P A M É L A .

Ah ! milord, je le crois.

B O N F I L , à Mad. Jeffre.

Allons tout préparer.

P A M É L A .

Attendez-moi, ma bonne ;

Je vous suis.

B O N F I L , à Paméla.

Demeurez.

P A M É L A .

Moi, milord ?

B O N F I L , avec une emphase affectée.

Je l'ordonne.

Mad. JEFFRE, *à part, en s'en allant.*
Ma présence le gêne ; observons tout de loin.

SCÈNE III.

Milord BONFIL, PAMÉLA.

PAMÉLA, *à part.*

Ciel ! où suis-je ?

BONFIL.

A présent, nous sommes sans témoin.

Voulez-vous, dites-moi, savoir comment s'appelle
Cette épouse, à mes yeux si touchante et si belle ?

PAMÉLA.

Parlez : avec respect j'entendrai ce nom-là.

BONFIL.

Il en est digne aussi. Son nom est Paméla.

PAMÉLA.

Je ne m'attendais pas, milord, à cet outrage.

BONFIL.

Vous outrager ! Qui ? moi ?

PAMÉLA.

Cessez ce badinage.

BONFIL.

Croyez, femme adorée...

PAMÉLA.

Ah ! c'en est trop, milord,
Et c'est trop insulter à mon malheureux sort.

S C E N E I V.

L E S P R É C É D E N S , A N D R E U S S.

A N D R E U S S.

Ma fille, où vas-tu donc ?

P A M É L A.

O mon vertueux père !

Allons loin de ces lieux cacher notre misère.

A N D R E U S S.

Et pourquoi ?

P A M É L A.

J'avois cru milord plus généreux ;

Mais gaiement à mon cœur il porte un coup affreux.

A N D R E U S S.

Lui ? Mais songes-tu bien ?...

P A M É L A.

Je sais qu'il fut mon maître.

Désormais, grace au ciel, il ne sauroit plus l'être.

A N D R E U S S.

Va, désabuse-toi ; milord est ton époux.

P A M É L A.

Et vous, mon père aussi ? Mais que me dites-vous ?

A N D R E U S S.

La vérité. — Voilà cet important mystère :

Auspingh est mon vrai nom, que je ne veux plus taire.

Tu sauras mes revers ; mais connais ton bonheur.

Tantôt milord Bonfil, n'écoutant que son cœur,

T'épousoit sans savoir ce que je pouvois être ;

J'ai dû parler, ma fille, et me suis fait connoître.

P A M É L A.

Ciel ! que m'apprenez-vous ? Puis-je vous croire, hélas !

A N D R E U S S.

Sur les bords du tombeau, ma fille, on ne ment pas.

Vois ces cheveux que l'âge a blanchis sur ma tête.

Crois-tu qu'à les souiller l'imposture s'apprête ?
Ne vois-tu pas ces pleurs , ces pleurs délicieux
Que l'amour paternel fait couler de mes yeux ?

B O N F I L.

Aimable Paméla , cessez de vous défendre ;
Rendez enfin justice à l'amant le plus tendre.
J'allois d'un pur hommage honorer vos appas ;
De ce que je vous dois je ne me doutois pas.
Je voyois seulement votre vertu suprême :
Elle efface , à mes yeux , l'éclat du diadème.
Recevez-en le prix , il est trop mérité.

P A M É L A.

Ah ! mon père ! Ah ! milord ! tant de prospérité
Est un poids accablant pour mon cœur trop sensible.
Ne me demandez pas un effort impossible ;
Je ne puis soutenir cet excès de bonheur ,
Et j'y dois par degrés accoutumer mon cœur.
Je sens qu'à chaque instant mon ivresse redouble ;
Permettez qu'à l'écart j'aie caché mon trouble.
Trop de biens à la fois sont venus m'assaillir.

B O N F I L.

Dans mon appartement allez vous recueillir.

P A M É L A , à *Andreuss*.

Guidez mes pas , ô vous à qui je dois la vie !

A N D R E U S S.

Viens dans les bras d'un père , ô ma fille chérie !
Milord , vous permettez....

B O N F I L.

Oui : suivez Paméla.

A me voir sans frayeur , allez , disposez-la.

S C E N E V.

Milord B O N F I L , *seul.*

Qu'elle est belle à mes yeux ! Est-il dans la nature
 Une ame plus sensible , et plus noble , et plus pure ?
 Des sentimens plus vrais ! un objet plus touchant ?
 O d'un amour honnête aimable enchantement !
 O torrent de bonheur où mon ame se noie !

S C E N E V I.

Milord A R T U R , milord B O N F I L .

B O N F I L .

Venez , mon cher Artur , prendre part à ma joie.

A R T U R .

Parlez ; déjà mon cœur en jouit avec vous.

B O N F I L .

Bientôt , de Paméla vous me verrez l'époux.

A R T U R .

Eh ! quoi ! les préjugés !

B O N F I L *lui remettant la correspondance de son père avec
 Andreuss.*

Ma raison les fait taire ;

Mais vous-même , lisez et connoissez son père.

A R T U R .

Le capitaine Auspingh !...

B O N F I L .

Oui , l'auteur de mes jours

Dut la vie , autrefois , à son noble secours ,

Et vous devez savoir...

ARTUR.

Tout ce qui l'intéresse

M'est bien connu. Mon père aimoit avec tendresse
 Cet illustre proscrit. Et, dans ces tems affreux,
 Où, loin d'oser servir un ami malheureux,
 Des plus honnêtes gens la pitié circospecte
 Trembloit, en se montrant, de paroître suspecte,
 Mon père, qu'indignoit un si lâche abandon,
 Seul, parla pour Auspigh et pressa son pardon;
 Il l'avoit obtenu. La grace étoit donnée,
 Quand mon père a trop tôt fini sa destinée.

BONFIL, *transporté de joie.*

La grace étoit donnée!

ARTUR.

Il n'est plus question

Que de mettre la forme à l'expédition.

BONFIL.

Ah! cela seul manquoit à mon bonheur suprême.
 Cet Auspigh, cet Andreuss, il est ici lui-même.

ARTUR.

O justice, ô bonheur! j'en suis émerveillé.
 Votre cœur, mon ami, vous a bien conseillé.
 Dans cette fille aimable et dans son digne père
 Vous honorez deux fois la vertu roturière.
 L'orgueil est un tyran qui par vous est défait,
 Et la même action vous venge d'un bienfait.
 Jouissez d'un bonheur que votre ami partage,
 Et qui de l'Angleterre obtiendra le suffrage.
 Mais à ces doux momens ne mêlez point d'aigreur;
 Il faut à sir Ernold pardonner son erreur.

BONFIL.

Ah! ne m'en parlez pas.

ARTUR.

Oubliez sa folie.

Il est assez puni de cette étourderie.

BONFIL.

Mais, c'est qu'on n'en fait point de cette force-là.
 Me manquer chez moi-même! outrager Paméla!

S C E N E V I I .

L E S P R É C É D E N S ; I S A C .

I S A C , *annonçant.*

Miladi votre sœur.

B O N F I L .

Bon ! elle peut paroître.

A R T U R .

Elle vient pour Ernold intercéder , peut-être.

B O N F I L .

Non. A venir chez moi je l'ai fait inviter.

Il faut bien...

S C E N E V I I I .

L E S M Ê M E S ; Milady D A U R E .

Milady D A U R E .

Ce n'est pas , je crois , pour m'insulter
 Qu'on m'a dit que milord desiroit ma présence.
 Il me devoit plutôt quelque reconnoissance.

B O N F I L .

J'ai voulu vous marquer mon tendre attachement.

Milady D A U R E .

A moi, milord ?

B O N F I L .

Ma sœur , je parle franchement.
 Votre frère vouloit vous prier de sa nôce.

Milady D A U R E .

Qui donc épousez-vous ?

B O N F I L .

Une dame d'Ecosse.

Milady D A U R E .

Est-elle à Londres ?

B O N F I L .

B O N F I L.

Oui : je viens de la quitter :

Mais Artur à l'instant va vous la présenter.

*(à Artur, en lui indiquant l'appartement où est Pamela).*Allez ; amenez-nous cette beauté si chère ;
Sur-tout annoncez-lui la grace de son père.

A R T U R.

J'accepte avec plaisir cet agréable emploi.

S C E N E I X.

Milord B O N F I L, Milady D A U R E.

Milady D A U R E, voyant Artur entrer dans l'appartement
de Bonfil.

Cette dame est chez vous ?

B O N F I L.

Oui , ma sœur ; oui , chez moi.

Je n'ai point à rougir d'une aveugle tendresse ,
Et je puis hautement l'avouer pour maîtresse.*(Artur paroît avec Pamela et Andreuss).*

S C E N E X.

PAMELA, Milord A R T U R, A N D R E U S S, milord
B O N F I L, Milady D A U R E.

B O N F I L.

Tenez, sans préjugé, ma sœur regardez-la.

Milady D A U R E.

Que vois-je ? Quoi ! mon frère épouse Pamela ?

B O N F I L.

Oh ! ma sœur, un moment. Pamela paysanne ,
Doit faire enfin rougir l'orgueil qui la condamne.
Vous voyez ce vieillard qui lui donna le jour ,

Il n'est point noble ; il fut maltraité par la cour :
Il eut bien des malheurs.

A N D R E U S S .

Ce beau jour les efface.

B O N F I L , à *Milady Daure*.

Sans lui , sans ses vertus , où seroit votre race.
Mon père dut la vie à ses soins généreux ;
Envers lui je m'acquitte , et je suis trop heureux.
Le rang est un hasard et non pas un mérite ;
Sa chimère orgueilleuse un jour sera proscrite ;
Mais les mœurs , les vertus , les bienfaits éclatans ,
Plairont dans tous les lieux , seront de tous les tems.

Milady D A U R E .

Je ne puis résister à la voix de mon frère ,
Et Paméla du moins va me juger sincère.
J'ai souvent , comme vous , admiré ses vertus.
J'ignorois que sur nous elle eût un droit de plus.
Dans son père , aujourd'hui , je vois un second père ,
Autant à vos projets vous m'avez vu contraire ,
Autant j'aurai de joie à la nommer ma sœur.

A N D R E U S S , à *Paméla*.

Que ce tableau , ma fille , a pour moi de douceur !
Ici , sur tous les fronts , ton bonheur se déploie.

P A M É L A , à *Andreuss*.

Mon père , c'est un jour de triomphe et de joie. —

(à *Bonfil*),

Ah ! permettez , milord...

B O N F I L .

Milord , que dites-vous ?

Vous devez m'appeler autrement...

P A M É L A .

Cher époux ,

Souffrez qu'en ce beau jour , ce jour , où sur mes traces
Et du ciel et de vous j'ai vu pleuvoir les graces ,
J'ose vous demander encore un autre don.

B O N F I L .

Ah ! vous allez d'Ernold exiger le pardon,

P A M É L A.

Oui, j'ose à mon époux conseiller l'indulgence :
C'est moi qu'on offense ; je remets la vengeance.

B O N F I L.

Mais si vous pardonnez, je dois me souvenir...

P A M É L A.

Souvenons-nous d'aimer, oublions de punir.

B O N F I L.

Ce que vous demandez.

P A M É L A.

Votre cœur me l'accorde.

Etouffons aujourd'hui ces germes de discorde.

Faites que milady chérisse nos liens ;

Que ma dot soit la paix, c'est le premier des biens.

B O N F I L.

Oui, je veux, par ce trait, qu'elle juge elle-même
Combien je vous respecte et combien je vous aime.

(à sa sœur).

Que le passé s'oublie. Admirez Paméla ;

Et, s'il se peut encor, ma sœur, chérissez-la.

S C E N E X I.

LES PRÉCÉDENS ; ISAC, Mad. JEFFRE.

ISAC, *annonçant.*

Sir Ernold devant vous desire de paroître.

B O N F I L.

A présent, il le peut.

Mad. JEFFRE.

Qu'ai-je appris, mon cher maître?

Ce qui se passe ici nous émerveille tous.

Le ciel remplit les vœux que nous faisons pour vous.

O jour vraiment heureux ! -- Lorsque moins on y pense ;

Comme enfin la vertu trouve sa récompense !

(à Paméla).

Madame, qu'il m'est doux de voir votre bonheur !

De vous baiser la main accordez-moi l'honneur.

Non, venez m'embrasser.

Mad. J E F F R E .

Vous êtes ma maîtresse.

P A M É L A .

D'une mère, pour moi, vous eûtes la tendresse ;

Je sais ce que je dois à vos soins délicats :

Mon état est changé, mais mon cœur ne l'est pas.

SCENE XII ET DERNIERE.

LES MÊMES; Sir ERNOLD.

B O N F I L .

Ah! c'est vous, sir Ernold?

E R N O L D .

Milord, je viens d'apprendre

De grands évènements, bien faits pour me surprendre.

Mon cœur en est encor plus charmé que surpris.

(à *Paméla*).

Je vois que tôt ou tard les vertus ont leur prix.

Madame, j'avouerai que dans tous mes voyages,

Je n'ai pas vu d'objet digne de plus d'hommages.

B O N F I L , à *Ernold*.

Il suffit. Désormais, pensez, avant d'agir ;

Et ne hasardez rien dont vous puissiez rougir.

E R N O L D .

Des Anglais, si je puis, je prendrai les manières.

B O N F I L , à *Paméla*.

Chère épouse, venez près du meilleur des pères ;

Venez, sûre d'un bien qu'on ne peut vous ravir,

Régner aux mêmes lieux qui vous ont vu servir.

F I N .

